



27 FEVRIER 2016



LA GRANDE GUERRE 1914-1918

REGARD DE MEMOIRE A DEUX VOIX

“La Vie dans les tranchées : Enfer et petites joies au quotidien Les objets et costumes des poilus ”

La température est clémente, et parfois même un rayon de soleil de soleil s’invite dans le ciel, ainsi s’annonce notre journée.

Dès la matinée, chaises, tables, vidéo, écran de projection et matériel audio sont installés dans la salle St Rô de Courtenay pour la première conférence annuelle dédiée à un des évènements marquants du XX^e siècle ; la Première Guerre mondiale.

Nos conférenciers sont également venus de bonne heure pour se rencontrer et l’un pour installer les objets et quelque quinze mannequins revêtus des uniformes de poilus, l’autre pour faire des essais de projection et de sonorisation.

Notre association inscrit cette conférence dans le cadre de la commémoration du centenaire de la bataille de Verdun, qui fut appelée, la plus terrible bataille que l’humanité ait connue, bataille devenue le symbole de la Grande guerre 14-18 ; elle s’est déroulée du 21 février au 19 décembre 1916 en Lorraine et opposa les armées françaises et allemandes.

La présidente remercie l’assistance très nombreuse – plus de 190 participants – avant de présenter les deux conférenciers.

Monsieur Serge Revel, annoncé pour cette conférence, est absent pour raisons familiales graves.

Sollicité au pied levé, **Monsieur Jean-Paul Pointet a accepté d’apporter son « regard de mémoire » sur l’enfer des tranchées et les petites joies du quotidien des poilus.**

Jean-Paul Pointet est à la fois historien, chercheur, enseignant et écrivain. C'est parce qu'il s'intéresse à toutes les périodes de l'Histoire qu'il a décidé d'y inscrire son dernier livre, une fiction « *Vengeance dans les Tranchées* », paru le 16 avril 2015. Un risque qui a été félicité par le prix Télé Loisirs 2015 attribué par les Editions « Les Nouveaux Auteurs » et les Editions Prisma.



Jean-Paul Pointet



Marc Charnotet

Marc Charnotet est un historien-collectionneur d'objets d'artisanat conçus par les poilus, de costumes militaires de cette époque et pour lesquels il n'hésite pas à parcourir l'Europe et même plus. Il nous expose de magnifiques pièces de sa collection tout autour de la salle St Rô.

Je souligne qu'il ne s'agit pas de son métier qui est dans un tout autre univers, mais de sa passion. Il apportera un autre regard de mémoire.

Il va s'essayer à l'art oratoire de la conférence pour la toute première fois !

I – LA VIE DANS LES TRANCHEES : « Enfer et petites joies au quotidien » par Jean-Paul Pointet

La guerre de 14-18 est appelée la Grande guerre, mais en quoi cette guerre est-elle grande ?

Elle n'est pas grande par sa durée - cinq années - alors que la guerre de Cent ans a duré en fait 117 ans.

Elle n'est pas grande par le nombre des morts (9 millions en 14-18) contre 60 millions pour la seconde guerre mondiale.

Elle est grande par l'horreur, l'atrocité, la souffrance physique des soldats et la souffrance morale. Les soldats ont le sentiment d'être incompris du public, des gens de l'arrière.

Comme beaucoup d'entre nous, notre conférencier eut des grands-pères, combattants de la guerre 14-18. Il témoigne que celui qui a combattu à Verdun, au chemin des Dames, aux Dardanelles,



n'en parlait jamais. C'est pourquoi, notre conférencier apportera son seul regard d'historien.

Aucun soldat de l'année 1914 ne pouvait savoir ce qui l'attendait...

L'enfer, ce n'est pas tous les jours mais l'enfer, c'est le cadavre oublié, mis au jour en creusant une tranchée de repli, c'est la volonté de « crâner » et

d'exorciser sa peur en accrochant sa musette au bras du cadavre dépassant de la tranchée.



Peinture
D'Otto Dix



Le peintre allemand Otto Dix (1891-1969), vétéran de 14-18, a peint après la guerre l'atrocité de ce quotidien ; il fut dénoncé à l'opprobre public en 1937 et considéré comme dégénéré par les Nazis car loin d'exalter l'héroïsme, il dénonce la sauvagerie destructrice.

La joie la plus importante pour un soldat, c'est d'avoir des nouvelles de sa femme, de ses enfants, de l'arrière, bien avant les parties de jeux de cartes partagés avec ses compagnons.

Comment a-t-on préparé l'enfer ?

1. La préparation du conflit : propagande et bourrage de crâne

L'idée d'une revanche date du lendemain de la défaite de 1871 face à l'Allemagne. Elle s'appuie d'abord sur un ardent patriotisme, mais aussi sur l'idée que les Français ne sont pas responsables de la défaite, que les hommes ont été mal commandés par un état-major rempli d'incapables (critiques en partie fondées).

De plus, la France a perdu deux magnifiques provinces, l'Alsace, gigantesque jardin et la Lorraine, perte catastrophique en raison de ses mines de charbon, de fer et de son industrie lourde, désormais au service de l'Allemagne.



Image datant de
1871

Appel à la générosité du public pour libérer les Alsaciens

Dès le 20 octobre 1881, Jules Ferry¹, signale aux Préfets, qu'un crédit d'un million de francs (environ 6 millions d'euros d'aujourd'hui) vient d'être ouvert au budget du Ministère de la Guerre en vue de la fabrication de « faux » fusils destinés à l'enseignement du tir. Toutes les écoles publiques en seront pourvues. Les élèves âgés de plus de 11 ans pourront seuls être exercés au maniement de l'arme.

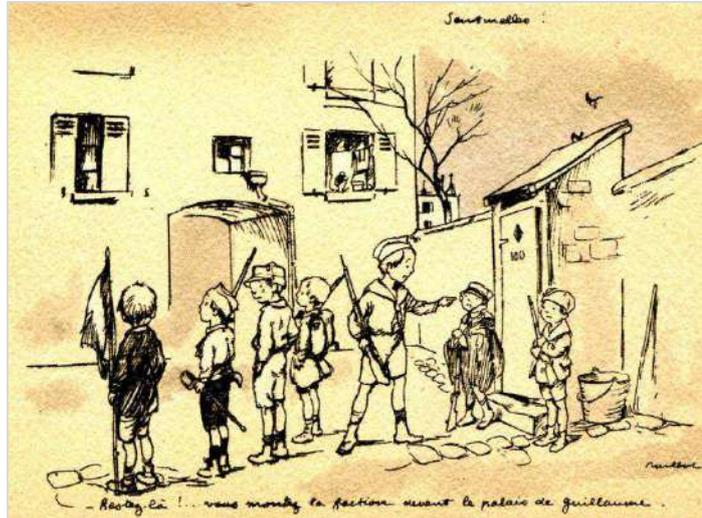
Il est bien évident que le fusil d'exercice ne doit pas être susceptible de recevoir une cartouche ; il doit néanmoins se rapprocher autant que possible du modèle en usage dans l'armée. Il s'agit d'inculquer aux jeunes enfants le sens patriotique que leur devoir est d'être soldat.

Bien sûr, les enfants de toutes les époques ont toujours joué à la guerre, mais il s'agit, comme le montre l'illustration d'époque ci-contre de développer non seulement l'amour de la guerre mais aussi la haine de l'Allemand car l'écolier parle déjà du kaiser Guillaume I^{er}, empereur d'Allemagne.

Les premiers bataillons scolaires sont créés dès la rentrée des classes 1882-1883.

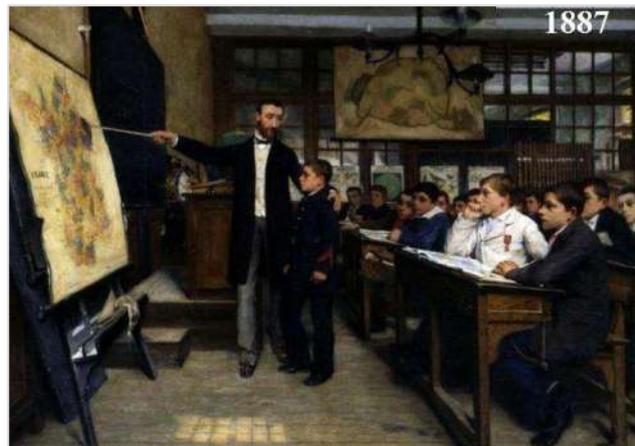
Il fallait en effet un effectif d'au moins 200 élèves pour former un bataillon scolaire, toutes les villes, petites et moyennes, en étaient pourvues. Le meilleur élève était récompensé par l'octroi d'une journée entière à passer dans le régiment le plus proche de sa localité.

Quand c'est possible, un militaire vient apprendre aux enfants les rudiments du maniement des armes. En effet, la « préparation militaire » figure dans les programmes scolaires, mais les enfants doivent comprendre que les exercices militaires ne sont pas un amusement, qu'on ne les réunit pas pour jouer au soldat. Une pensée grave doit les rendre sérieux et attentifs comme on le voit sur les photos d'époque.



Dans la cour de récréation :

« Restez-là ! Vous montez la faction devant le palais de Guillaume ! »



L'instituteur pointe sur l'Alsace et la Lorraine (en noir)
Un élève arbore une médaille militaire sur sa chemise

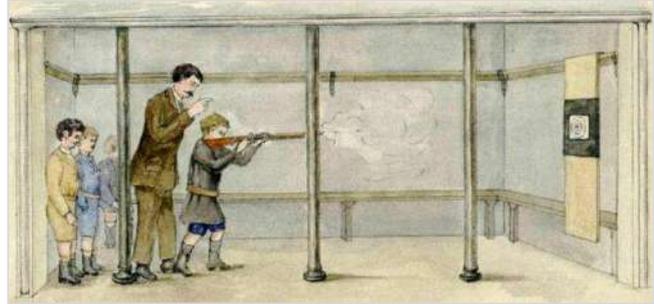


Ecole Le Notre - ancien bataillon scolaire

¹ Ministre de l'Instruction Publique puis Président du Conseil ; il est l'auteur des lois de la III^{ème} République, restaurant l'instruction obligatoire et gratuite qui avait été instituée en 1793

Les meilleurs élèves reçoivent une médaille à l'instar des militaires et ont le droit de passer une journée dans le régiment de la ville où ils côtoient ceux qu'ils appellent « les héros ».

De nombreuses récitations, dictées, rédactions, et autres exercices inculquent aux élèves, le devoir, la conscience, l'amour de la patrie dont ils sont l'espérance. La leçon de morale se termine souvent par une maxime du style : « *Gloire à ceux qui sont morts pour la France* » ou « *On n'est jamais si content que quand on a rempli son devoir* ». Les chansons apprises aux écoliers incitent au patriotisme et à la guerre.



Manuel scolaire 1882 : Leçon de tir à l'école

Le livre d'histoire (Armand Colin) comporte moult illustrations et des passages significatifs quant à la préparation psychologique ; en effet l'enfant a confiance en ses maîtres et c'est l'opinion générale de l'époque, les pacifistes convaincus comme Jean Jaurès, fondateur de *l'Humanité*, sont rarissimes (il sera assassiné à Paris le 31 juillet 1914).

*Guillaum' si tu continues,
De tous les Prussiens
I n'en restera guère*

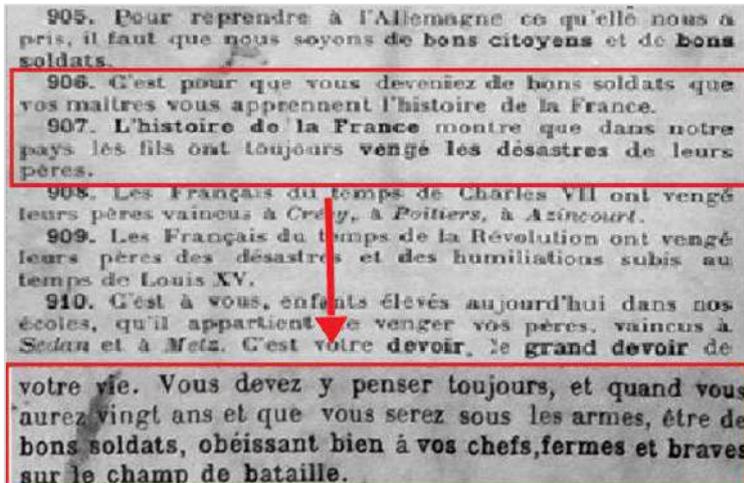
*Guillaum' si tu continues,
De tous les Prussiens
I n'en restera plus.*

Chanson apprise à l'école

Il est martelé à l'opinion que l'ennemi est une bête féroce, c'est le Prussien, c'est Bismarck².

Trois photos ci-dessous illustrent ces propos :

A gauche, le supplément du Petit Journal du samedi 17 décembre 1892, représente Bismarck le champ de bataille de Reichshoffen le 6 août 1870, la mort l'accompagne avec une faux, les visages des soldats, sont ceux de cuirassiers français.



Extraits du livre d'histoire du cours élémentaire



« Que les morts de l'atroce guerre sortent donc de leurs tombeaux pour se lever contre leur assassin. »

Au centre, une photo extraite d'un manuel scolaire montre une jeune Alsacienne terrassée par l'aigle prussien.

A droite, deux femmes allongées, représentent l'Alsace et la Lorraine.



Elles ont une main crispée sur le drapeau bleu, blanc, rouge au sol.



Le panneau frontière montre qu'elles sont côté allemand et

² Comte Otto Von Bismarck, appelé « le chancelier de fer », ministre du royaume de Prusse de 1862 à 1890.

que désespérées, elles tendent la main vers la France ; on reconnaît, en arrière-plan, la cathédrale de Strasbourg. De telles images influent sur l'inconscient et le conscient collectifs et véhiculent ce message, « *il faut aller au secours de nos frères* ».

Remarque : la guerre a été évitée par deux fois

En 1905, la crise coloniale de Tanger voit l'Allemagne s'opposer, de façon théâtrale, à la mainmise de la France sur le Maroc et faillit déjà conduire à la guerre. Elle se termine par la conférence internationale d'Algésiras qui donne raison à la France, contrairement à ce que l'Allemagne espérait. De leur côté, les alliés de l'Allemagne montrent qu'ils n'ont pas l'intention d'entrer en guerre. C'est aussi pour la France l'occasion, pour la première fois depuis la défaite de 1870, de s'opposer avec succès à l'Allemagne qui occupe toujours l'Alsace et la Lorraine.



Le soldat allemand représente le danger : Ses pieds sont sur la frontière, il tient la foudre dans sa main

du Cameroun allemand.

L'image de gauche témoigne également des tenues militaires, à noter que le soldat français est vêtu du pantalon rouge garance... que le soldat allemand porte déjà un casque.

Ces diverses photos, placées en introduction, montre le bourrage de crâne que les Français ont subi, sans jamais imaginer une guerre aussi longue et aussi meurtrière.

Cette crise marque la tension existant entre les deux pays.

En 1911, l'empereur Guillaume II récidivera et ce sera la crise d'Agadir - incident militaire et diplomatique entre la France et l'Allemagne, provoqué par l'envoi d'une canonnière (navire léger armé de canons) de la marine de guerre allemande dans la baie d'Agadir au Maroc-. L'Allemagne veut stopper l'expansion de la France au Maroc, affaiblir « l'Entente cordiale » entre la France et le Royaume Uni. Le gouvernement français, soutenu par son allié anglais et par son opinion publique, manifeste une très grande fermeté et n'exclut pas une réponse militaire. La France et l'Allemagne sont au bord du conflit. Les négociations âpres sont conduites habilement des deux côtés : l'Allemagne abandonne ses prétentions sur le Maroc et obtient de la France, des « compensations » en Afrique équatoriale, Gabon, etc., au profit



Reprise du refrain de la Marseillaise

2. La guerre : de la mobilisation « fleur au fusil » à la prise de conscience de la mort

L'étincelle survient à Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, une possession de l'Autriche-Hongrie, le 28 juin 1914, un terroriste serbe tue l'archiduc Ferdinand, héritier de la couronne austro-hongroise, et sa femme. Ceci engendre un conflit majeur entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie, pays ami de la Russie.

Toutefois, le système des alliances contractées pour se prémunir contre les agressions de ses voisins va faire de ce conflit local un enjeu continental.

Les états s'étaient préparés à la guerre.

L'Allemagne, belliqueuse avait préparé des plans dont le fameux plan "Schlieffen" - initié par le général stratège prussien Von Schlieffen dès 1905 et continuellement adapté par le général Von Moltke jusqu'en 1914 - qui



LES ALLIANCES MILITAIRES EN 1914

La Triple Entente réunit :

La France, la Grande-Bretagne et la Russie

La Triple Alliance regroupe :

L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie.

préconise une attaque rapide à l'Ouest visant à éviter la guerre sur deux fronts donc une chute rapide de la France pour se retourner ensuite à l'Est ; elle avait également développé sa flotte de guerre.



Départ des mobilisés : Journal l'Excelsior
En haut, officier porté en triomphe par les soldats



La France veut sa revanche de la guerre de 1870 et reprendre l'Alsace et la Lorraine.

En Europe, chaque état a des prétentions et des minorités veulent être reconnues.

Entre le 29 juillet et le 4 août, 6 millions d'hommes se retrouvent ainsi sous les drapeaux !

Dans une Europe insouciante, habituée aux conflits diplomatiques, chacun se résigne à un conflit que l'on espère court et, fait exceptionnel, on compte très peu de désertions dans tous les camps

Après la mobilisation générale, le 2 août 1914, malgré des réactions différentes, tous les Français répondent à l'appel par patriotisme.

C'est pour défendre leur patrie, ainsi que leurs familles, que les soldats partent à la guerre. Tous pensent que ce sera une guerre rapide.

La France en 1914 est un pays rural par opposition à l'Allemagne, pays industriel. La propagande s'est attachée à la défense du sol, de la terre, valeurs que le paysan connaît et qu'il est enclin à défendre quoi qu'il arrive.

La propagande laisse croire, entre autres :

- Que l'armée française est bien meilleure que l'armée allemande. L'ennemi ne sait pas ce qu'il encourt à s'attaquer à notre pays.

- Que c'est une guerre qui n'est meurtrière que pour l'ennemi.

- **L'année 1914, la grande hécatombe**

Au début du conflit, les troupes allemandes ne sont pas plus nombreuses que les troupes françaises, mais elles sont plus mobiles, mieux entraînées et dotées d'un équipement et d'un armement plus moderne.

Les Français imaginent comme les Allemands une guerre fulgurante et croient encore aux vertus de la cavalerie et des charges d'infanterie.

Les Allemands appliquent le plan Schlieffen qui prévoit de porter sur la France une attaque massive, en contournant le dispositif de défense français basé essentiellement en Lorraine, par l'invasion surprise de la Belgique. L'attaque doit être rapide et mettre la France hors de combat avant que la lointaine alliée russe ne puisse se mobiliser.

On assiste donc, pendant trois mois, à une guerre de mouvement :

- Les Allemands envahissent la Belgique puis le Nord de la France, obligeant les Français à se retirer, et s'approchent dangereusement de Paris. Le gouvernement se replie sur Bordeaux.

- Les Français attaquent sans succès en Lorraine et Alsace, où ils subissent de lourdes pertes, avant de concentrer toutes leurs forces dans une marche vers le Nord-Ouest, pour empêcher les

Le 4 août 1914

Le Président Raymond Poincaré déclare l'union sacrée, ciment d'une nation en guerre

Le 1^{er} août, tous les clochers de France font sonner le tocsin :

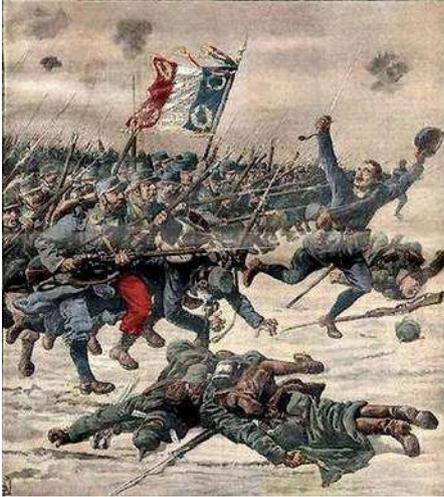
A Lyon, c'est à midi que le beffroi à l'Hôtel de Ville et plusieurs églises ont fait entendre pendant dix minutes le battement lancinant du tocsin. Et la plupart des 3000 communes de Rhône-Alpes, d'où est partie l'initiative, ont suivi l'appel.

A Paris, les cloches de Notre-Dame ont sonné pendant quinze minutes.

A Lille également, la cathédrale a fait retentir le bourdon.

Allemands de s'enfoncer plus profondément sur le territoire français. Le 6 septembre en effet, toute l'armée française, à l'appel de Joffre, repart à l'attaque en engageant la bataille de la Marne, qui stoppe les Allemands et les oblige à se replier sur l'Aisne.

Dans les semaines qui suivent, les deux armées tentent de se déborder et engagent une « *course à la mer* », qui s'achève fin octobre. De la Mer du Nord à la frontière suisse, le front traverse désormais tout le Nord et le Nord-Est de la France.



Le début de la guerre ou « bataille des frontières » est une hécatombe, dès les premières heures : les fantassins de l'armée française, sûrs de la victoire, se jettent sur l'armée allemande selon la doctrine d'offensive à outrance inculquée aux officiers : « *on attaque, on attaque jusqu'à ce qu'on atteigne les baïonnettes ennemies...* ».

« *Les lauriers de la victoire flottent à la pointe des baïonnettes ennemies. C'est là qui faut aller les prendre, les conquérir* ».

« *Pour vaincre, il faut rompre par la force le dispositif de combat de l'adversaire. Cette rupture exige des attaques poussées jusqu'au bout, sans arrière-pensées, elle ne peut être obtenue qu'au prix de sacrifices sanglants* ».

**Extrait des « Principes de la guerre »
du lieutenant-colonel Foch, directeur
de l'École de Guerre de 1907 à 1911**



**Nid de mitrailleuse allemande
Offensive d'août 1914**

L'infanterie est toujours l'arme principale du combat. Essayons d'imaginer le fantassin français, en uniforme de couleur, képi et pantalon garance (rouge), partant à l'offensive, en courant sur 200 ou 300 mètres, chaussés de brodequins en cuir à semelles cloutées, avec charges à la baïonnette, une capote qui l'entrave, fermée par deux rangs de boutons qui gênent la respiration, portant un *barda*³ de 40 kilogrammes sur le dos, sans casque de protection – *on ne pensait pas en avoir besoin et les industriels devaient encore le fabriquer* - !

Ces combats, à l'ancienne, se soldent par des pertes très importantes face aux tirs précis, denses et réglés des mitrailleuses allemandes (200 000 hommes tués, blessés ou capturés en trois semaines). La moitié des morts de l'armée française sont morts dans les six premiers mois de la guerre !

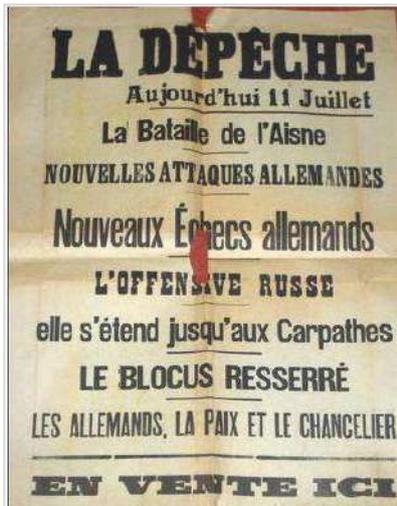
L'enfer a commencé dès le tout début de la guerre : 27 000 soldats sont tués le 22 août 1914 ; il s'agit de la journée la plus meurtrière de toute l'histoire militaire de la France.

- **Propagande de guerre pour galvaniser le moral des soldats et de l'arrière**

En ce début de guerre, les cartes postales destinées à soutenir le moral des soldats sont dans la ligne de propagande vue précédemment : les enfants miment de futurs exploits de guerre et invitent leurs pères à ne pas faire de quartier aux Prussiens « *Encore un effort et c'est le succès et le Prussien n'y reviendra jamais* » ou « *Papa, ne fais pas de grâce aux Prussiens, Maman dit qu'ils ne valent pas les chiens* ».



³ Terme retenu pour l'équipement du soldat, attirail encombrant porté sur le dos.



Les gros titres des journaux soulignent les échecs allemands. À en croire les journaux français de cette mi-août 1914, on peut être très optimiste en ce début de guerre !

"Les balles allemandes ne tuent pas. Nos soldats ont pris l'habitude des balles allemandes... Et l'inefficacité des projectiles est l'objet de toutes les conversations " L'Intransigeant, 17 août 1914.

"A part cinq minutes par mois, le danger est très minime, même dans les situations critiques. Je ne sais comment je me passerai de cette vie quand la guerre sera finie." Le petit Journal, 22 mai 1915.

C'est une stratégie mise au point pour rassurer les populations restées à l'arrière des fronts.

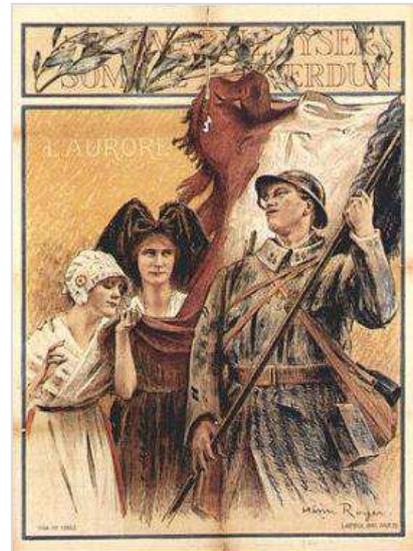
La presse française ne doute pas de la supériorité des Français et de leurs alliés face aux Allemands. Les obus allemands n'éclatent



pas, tandis que "notre artillerie cause dans les rangs allemands des ravages terribles." La presse raconte également des forfaits sordides commis par un ennemi assoiffé de sang. La plupart des articles sur les différentes batailles sont dirigés et contrôlés, ce sont des communiqués de l'Etat major ou du gouvernement.

Les autres techniques de communication sont : les calendriers, les timbres postaux, mais le média le plus utilisé et le

seul permettant d'atteindre le public le plus vaste est l'affiche - texte orné de drapeaux tricolores ou affiche illustrée dont l'image transmet le message essentiel - collée sur les murs des villes et des villages. C'est une première, car jusqu'alors l'affiche renseignait sur les spectacles ou la publicité ; elle devient une arme de propagande très efficace.



L'affiche de droite intitulée l'Aurore, montre un soldat muni d'un drapeau, une femme portant une cocarde tricolore et une autre portant un habit traditionnel alsacien. Tous trois sont réunis sous le drapeau français pour symboliser l'union de la France et de l'Alsace et plus généralement du peuple français. Il s'agit de démontrer aux Français qu'il est important de garder espoir en une "libération" de l'Alsace et de la Lorraine du joug allemand.

Et sur le front ?

Le soldat est confronté à un paysage lunaire, les arbres sont hâchés par la mitraille, pas d'oiseaux, pas d'animaux, la mort... La contre-offensive du Maréchal Joffre avec les Taxis de la Marne pour prendre à revers les Allemands échoue et le front se stabilise en Novembre 1914.

La guerre de mouvement ne reprendra pas avant 1917.

Notre conférencier souligne que des offensives à outrance interviennent durant toute la guerre (chemin des Dames, bataille de la Somme) coûtant la vie à beaucoup de soldats, par exemple la bataille de Verdun fait plus de 300000 morts et de 450000 blessés en 7 mois, et ce pour des gains territoriaux très limités.

Le général allemand Von Moltke, vaincu à la bataille de la Marne, expliquait la guerre de position par la révolution dans la puissance de feu qui ne fut pas suivie d'avancées similaires dans la mobilité des hommes. A savoir que les armes d'arrêt sont supérieures en puissance de feu (600 balles à la minute) aux armes d'assaut (fusil Lebel avec sabre ou pistolet avec 8 à 9 balles dans le barillet).

Les soldats soumis aux énormes puissances de feu de l'ennemi creusent spontanément des trous pour s'y abriter. Les troupes s'enterrent face-à-face dans des tranchées pour une guerre de position qui va durer longtemps et qui consiste à capturer la tranchée adverse pour percer le front ; paralysie du conflit et épuisement progressif des forces opposées.

3. Les tranchées

- **Origine des tranchées**

Avant l'apparition des armes à feu, les douves autour d'un château fort et les fossés pouvaient être considérés comme les ancêtres des tranchées. Au XVII^e siècle, Vauban révolutionne la prise des places fortes en faisant construire des réseaux de tranchées autour de la citadelle. Dans ce cas la tranchée n'a pas une vocation défensive mais offensive.

Un réseau de tranchées et de bunkers avait déjà été employé avec succès par les Maoris dès les années 1840 pour se protéger des armes à feu britanniques lors des Guerres maories.

Un gigantesque réseau de tranchées se met en place sur plus de 700 kilomètres de front de la mer du Nord à la Suisse.

Dans un premier temps, les tranchées ne sont que la réunification des trous individuels mis en relation les uns avec les autres afin de pouvoir communiquer. Ces premières tranchées sont simples.

Si les premières tranchées de 1914 sont creusées hâtivement, les premiers mois de 1915 voient se mettre en place un important système défensif tout au long du front.

En quelques mois, la tranchée a perdu le caractère temporaire initial pour devenir un véritable mode de vie.

- **Organisation des tranchées**

D'une manière générale, une tranchée ne doit jamais être rectiligne afin d'empêcher les tirs en enfilade et les effets de souffle. Plusieurs formes existent : en zigzags ; en vagues ; en crémaillères ; en traverses, en traverses tournantes...

- **Les tranchées de tir, dites " tranchées de premières lignes ", constituent la ligne de front**



Tranchées de tir en traverses, à gauche et en traverses tournantes, à droite

Elles sont étudiées afin que l'ennemi ne puisse pas voir si elles sont occupées ou non.

La largeur est d'environ 1,50 mètre. Elle est assez profonde pour que les hommes puissent circuler debout sans être inquiétés des tirs de l'ennemi.

Au sol, un étage est conservé vers l'avant, il porte le nom de " banquette de tir ". Debout sur ce promontoire, les hommes peuvent surveiller la tranchée adverse et tirer.

La terre extraite au moment du terrassement de la tranchée est répartie sur le rebord avant, *le parapet*, et sur le rebord arrière, *le parados*. Ces deux reliefs artificiels ont pour but d'accroître la protection à la fois des tirs de face et des obus qui éclateraient devant ou derrière la tranchée.

Dans la tranchée, différents aménagements peuvent être entrepris (caillebotis de bois ou treillages réalisés de fines branches disposées contre les parois, bords de tranchées renforcés par des sacs de terre, sol et banquettes de tir rehaussés de planches de bois, etc..

Tout au long de la tranchée, des postes d'observation sont installés aux endroits où le relief permet la meilleure vision de la tranchée adverse.

De plus, à 20 ou 30 mètres en avant, des postes d'écoutes et d'observations sont ajoutés. Ils sont tenus par 2 ou 3 hommes bien armés qui ont pour but de scruter attentivement la tranchée ennemie et de rapporter tous les mouvements et bruits anormaux. Ils sont en quelque sorte les postes

" éclaireurs " de la position principale. Ils sont reliés à la tranchée de première ligne par des boyaux de communication.



Régulièrement, des abris couverts dit "abris légers" sont aménagés, creusés sous plusieurs mètres de terre et renforcés de rondins et de poutres de bois afin de pouvoir résister à un bombardement de petits calibres.

Ils peuvent abriter 6 à 8 hommes.

En général, les tranchées de premières lignes sont suivies d'un réseau de fils barbelés, moyen de défense le plus rapide et le plus facile à mettre en place sur une grande étendue et peu onéreux, facile à produire, léger, peu encombrant avec son stockage en rouleaux, relativement facile à acheminer jusqu'aux tranchées de première ligne, pouvant être mis en place par peu d'hommes et très difficile à détruire par les bombardements. Pour toutes ces raisons, il est employé massivement.



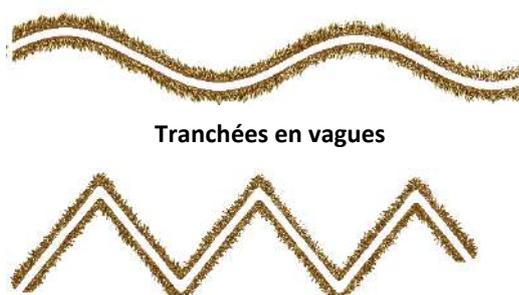
Abri léger ou sape

- **Les tranchées de communication, qui permettent de rejoindre, d'approvisionner, d'évacuer la ligne de front.**

Elles sont le plus souvent tracées en zigzags, en vagues ou en crémaillère. Elles sont souvent très étroites afin de protéger au mieux les hommes qui les empruntent et profondes de 1,50 à 2 mètres.



Tranchées en crémaillère



Tranchées en vagues



Tranchées en zigzags

Les changements de directions sont nombreux et aménagés afin de permettre un croisement facile.

Le boyau de communication est sujet à une multitude de « va et vient » : les brancardiers qui évacuent les blessés sur les brancards, ceux qui apportent les repas, les hommes de ravitaillement chargés de munitions et de matériels divers, les coureurs qui rejoignent les postes de commandement ainsi que les officiers qui vont y chercher les ordres, les troupes qui relèvent ou qui sont relevées...



Tout au long du boyau des points fortifiés sont installés ; ils servent à ralentir les éventuels assaillants qui emprunteraient le boyau.

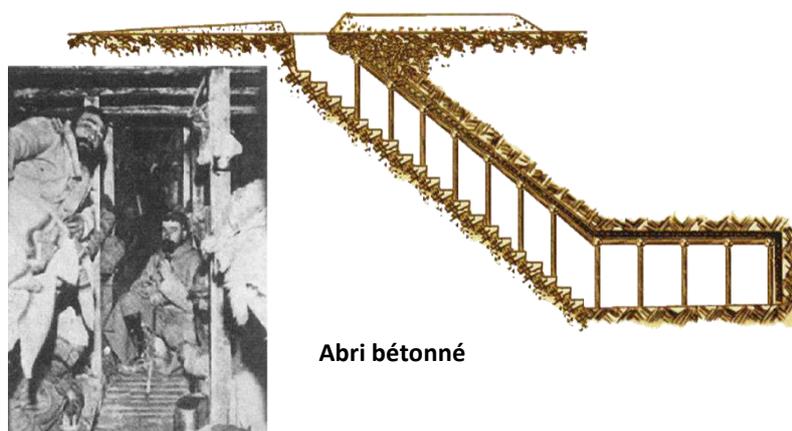
- **Les tranchées d'appui dites " tranchées de seconde et de troisièmes ligne " points d'appui et de ravitaillement à la tranchée de tir.**

A 100 mètres environ en arrière se trouve la tranchée d'appui de seconde ligne. Elle est parallèle à la tranchée de première ligne et y est reliée par les boyaux de communication. Le plus souvent, elle a le même tracé en traverses ou en traverses tournantes.

La tranchée a plusieurs fonctions :

- Appui à la première ligne,
- Repli si la première ligne devient intenable,
- Lieu de rassemblement lors d'une offensive,
- Lieu de repos pour les hommes, de poste de commandement et de poste de secours.

Cette tranchée est donc aménagée avec des abris volumineux et robustes, recouverts d'un minimum de 6 mètres de terre ; ils possèdent 2 sorties et leurs parois sont bétonnées. De tels abris



Abri bétonné

sont capables de résister aux obus de gros calibres tels que les 380 et 420 mm.

Le poste de commandement est équipé de lignes téléphoniques et de pigeons voyageurs.

Le poste de secours dispose d'équipements permettant les opérations d'urgence et la réalisation des premiers soins en attendant de l'évacuation des blessés vers l'arrière.

La tranchée est renforcée de

mortiers de tranchées, les " crapouillots ".

Dans certains cas, le dispositif est renforcé d'une troisième ligne. Elle sert alors de tranchée de ravitaillement avec des entreposages de munitions, de matériels et de provisions. Elle accueille les blessés et les dirige vers les relais d'ambulances. Elle sert aussi de lieu de repos pour les hommes.

Le *no man's land*, sépare les lignes de tranchées ennemies. Il est large d'environ 50 à 200 mètres, est hérissé de barbelés, de pieux qui freinent la progression des soldats qui peuvent même s'y emmêler ; c'est la zone où de très nombreux soldats meurent parfois après une longue agonie.

4. Dès 1915, la guerre de position ou de tranchées est l'affaire de tous

De nombreux combattants ont décrit leur vie dans les tranchées ; ils sont majoritairement des appelés souffrant de l'absence de leurs proches et s'efforçant de maintenir des liens par l'envoi de lettres ou d'objets. Dès juillet, l'Etat-Major français conscient de la démoralisation qui gagne les combattants établit un système de permission (7 jours tous les 6 mois).

Ainsi un appelé de Haute Garonne insiste dans ses lettres sur la promiscuité avec les morts, la guerre souterraine avec la pose des mines sous les premières lignes ennemies. Son désir de rejoindre les mitrailleurs en juillet témoigne de l'inégalité des combattants face au danger, les fantassins sont les plus exposés. Il meurt le 6 octobre 1915 en Champagne, touché par un éclat d'obus

Il écrit le 29 mars 1915, à sa sœur : « *Le secteur que nous occupons est le plus mauvais de tout le front. On a essayé ici de percer, aussi y a-t-il eu des pertes terribles. Le 81^{ème} RI y a laissé 1182 hommes. J'ai vu un vrai champ de bataille, jonché de cadavres qui pourrissent et empestent l'air. D'ici, de là, on voit un bras, une jambe qui sortent de terre. Si on creuse, la pioche frappe dans du linge pourri. On sait ce que c'est ; on s'arrête. Le soir quand il fait chaud, l'air est empesté* ».

Le 7 juin 1915 : « *Pour combattre la mauvaise odeur et les mouches vertes, on arrose la tranchée avec du lysol, au moyen d'un pulvérisateur. Ainsi les poilus de l'Aude et de l'Hérault peuvent avoir l'illusion de sulfater leurs vignes...* ».

Un autre du Lot, à l'écriture moment phonétique, se veut rassurant mais ne cache pas les conditions de vie difficiles du front. Il revient également sur l'artisanat de tranchées, activité qui lui permet de s'occuper les mains et l'esprit en transformant des objets guerriers comme les balles ou les morceaux d'obus en ustensiles du quotidien.

Lettre à sa mère du 18 janvier 1915 « *Tu peux dire à grand-mère de ne pas se désoler car je reviendrai. Ce n'est plus comme au début, car ce n'est plus à découvert qu'on se bat mais sous terre, comme des taupes* ».

Lettre à sa mère du 22 janvier 1915 « *.....Avant de quitter la position de première ligne, on nous met l'eau à la bouche en nous disant : vous serez bien là-bas, vous aurez des villas épatantes...On traverse la vallée de boue dont je t'ai parlé mais comment ! De la boue jusqu'au mollet, j'avais froid en partant mais en arrivant...Arrivée dans une cagna infecte : de la boue dedans, des chemises, du linge sale, de vieux as dans tous les coins, une odeur...On enlève tout de ce fouillis, on aère un peu la paille et on se couche. Je me couche à côté du sous-off....sur lui car il n'y a pas de place. Pendant la journée on a creusé un trou de 2 mètres et demain on couchera là. Voilà ce déménagement, tu vois un peu ce qu'est cette vie.* »

4.1 - L'enfer au quotidien

Soumis à des attaques violentes : ils doivent lutter contre les éléments naturels

- Le froid difficile à supporter l'hiver 1915 en raison de l'impréparation du haut commandement à une guerre longue,
- La pluie qui inonde les boyaux, transforme la terre en boue et impose un travail quotidien de consolidation,
- Les relèves rendues difficiles par l'état du sol ou des parois,
- Le poids de l'équipement, le croisement entre les colonnes « montantes » et « descendantes »,
- Les corvées épuisantes pour acheminer le ravitaillement en matériel et en nourriture vers les premières lignes,
- La promiscuité avec les morts tombés lors des attaques précédentes et déterrés par un bombardement ou découverts en creusant une tranchée
- Les rats, les mouches et les poux qui rendent les conditions de vie plus difficiles encore.

Creuser une tranchée, pour « se fortifier sur place » face à l'ennemi : **ce sont des jours de travaux forcés, sans dormir, sans un abri**, pas même un simple trou pour se parer un peu de la pluie.

Des binômes se forment, un homme se charge de défendre, l'autre creuse. Ce sont les pieds bleuis par le froid, douloureux, enflés de ne pouvoir enlever les godillots boueux, durcis, condamnés chaque nuit à creuser un bout de tranchée qui devient le cantonnement du lendemain. Certains hommes continuent même la nuit, ils abattent des arbres qu'ils débitent sur place en rondins et descendent sur les épaules ou rôdent dans les maisons démolies raflant planches, carreaux de brique, etc. pour faire d'une fosse dangereuse un abri solide.



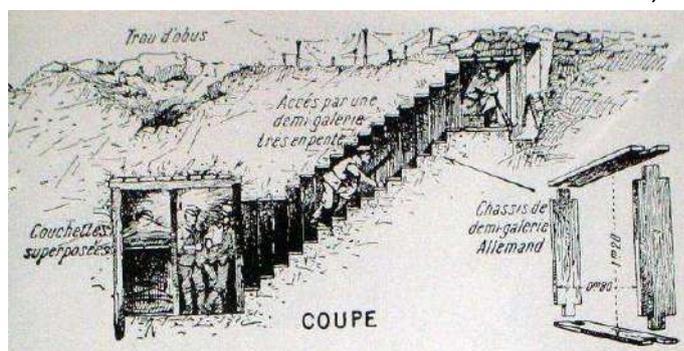
Les cuisines roulantes, à l'arrière

Lutter contre la boue, c'est ce qui a le plus marqué le combattant. Un journal de tranchée, écrit : « *L'enfer, ce n'est pas du feu. Ce ne serait pas le comble de la souffrance. L'enfer, c'est la boue.* » Les soldats craignent les « pieds gelés », les maladies de la boue qui se développent par les agents infectieux présents dans celle-ci qui attaquent la chair autour des ongles et peuvent entraîner la gangrène s'ils ne sont pas nettoyés rapidement. Dans « La Main coupée », Blaise Cendrars, engagé volontaire en 1914 et écrivain évoque les évacuations de plus en plus nombreuses vu les pieds gelés, les bronchites, les pneumonies, provoqués par « l'immonde bouillasse » ; aussi appelée « la pieuvre ».

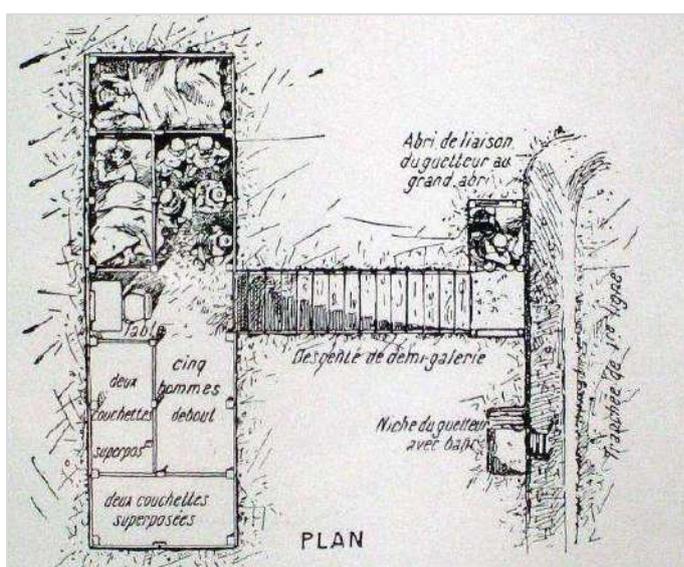
Lutter contre le froid, la neige, le gel, le hasard a voulu que l'hiver 1915 soit absolument glacial : en moyenne- **19° pendant trois mois** ; imaginons les soldats de garde des heures durant, dans des

uniformes peu adaptés, la barbe glacée par leur respiration ! Heureusement, il y a l'abri souterrain où il fait 3 à 4°.

Vivre dans les tranchées : les soldats vivent sous terre, entassés, en moyenne deux semaines au bout



Lieu de vie des soldats et postes de guetteur



desquelles ils partent à l'arrière au repos ; il leur faut donc résister aux obus - ceux de la guerre de 14 sont incapables de détruire au-delà de 7 à 8 mètres de profondeur.

Qui dit vivre sous terre, dit obscurité, dit odeur de terre, dit un air quasi irrespirable et lourd bien qu'il y ait déjà des pompes pour aérer ; néanmoins, quand il n'y a pas de combat les soldats préfèrent vivre dans la tranchée. Les escaliers sont souvent très raides mais la plupart du temps les soldats sont des hommes jeunes !

Le guetteur n'est qu'à 50 - 100 ou 200 mètres de l'ennemi, les autres jouent aux cartes et lors d'attaques se réfugient dans des petits abris pour se protéger des éclats d'obus.

Les soldats exercent tous les métiers, le système « D » règne : ce que l'un ne peut pas faire, l'autre le sait et surtout il faut palier les problèmes d'approvisionnement. Tous les états, toutes les corporations sont présents parmi les soldats.

Les cuisines sont proches des parcs à bestiaux. Pour nourrir des milliers de soldats les vaches arrivent vivantes, sur leurs pieds jusqu'à l'enclos proche du régiment – *pour nourrir 1200 soldats il faut abattre une vingtaine de bêtes par jour* -, ce qui faisait dire ironiquement aux soldats « *il n'y a pas que nous qui montons au casse-pipe* » !

Les cuisines roulantes sont installées sur des sortes de charrettes en acier, leur foyer alimenté au bois ne doit jamais s'éteindre pour alimenter en eau chaude et pour nourrir les régiments (voir photo page précédente).

Un provisoire qui durera quatre ans

" Chez nous, la terre nue où l'on se cachait comme l'on pouvait ; chez les Allemands, du ciment à profusion. "

Si les tranchées françaises sont moins bien organisées que celles de l'ennemi c'est d'abord en raison de l'entêtement doctrinaire de l'Etat-Major.

Refusant d'admettre que la guerre est partie pour durer, il maintient l'illusion d'une percée prochaine du front allemand : « *La protection à rechercher contre les projectiles ne doit en aucun cas diminuer l'esprit d'offensive de notre infanterie ni entraver son aptitude au mouvement.* »

Il faut attendre fin 1915 pour qu'un manuel sur « *les travaux de campagne* » soit distribué à toutes les armes.

Dépourvus de tout, devant faire venir matériaux et outils de l'arrière, les poilus se jettent alors dans la consolidation de leurs positions, sûrs que ces boyaux enchevêtrés ne sont que provisoires !

Risquer sa vie pour le ravitaillement : « *Les hommes-soupes, trois par escouade, mettent une nuit entière pour aller chercher viande, pain, vin. Ils rentrent au petit jour, faisant les derniers cent mètres sous les balles des mitrailleuses des tireurs d'élite ennemis.* » Extrait de l'Argonaute - Journal des tranchées.



Ravitaillement des tranchées

des tranchées.

Entre les cantines roulantes, en retrait du front, à l'abri de l'artillerie ennemie et les premières lignes, il y a souvent 4 à 6 kilomètres à parcourir pour les hommes de corvées. Ils sont harnachés tels des baudets, porteurs de gamelles et de bidons, ils se fauillent dans les boyaux en zigzag avant de rapporter, croulant sous le poids de leur chargement, nourriture, « jus » et pinard. Les soldats mangent presque toujours froid.

Les corvées les plus harassantes concernent les équipements (rouleaux de barbelés, piquets, caisses de munitions, sacs...), lourds et peu maniables, les plus risquées consistent à installer des barbelés entre les lignes de front ou à creuser de nouvelles tranchées.

Ne pas pouvoir se laver, la photo ci-contre montre des soldats se tremper les pieds dans l'eau croupie d'un trou d'obus. Ils sont loin des tranchées allemandes sinon ils n'auraient pas pris le risque de poser leurs chaussures.

Lorsque les bidons d'eau sont vides, il faut se débrouiller, alors on puise dans ces trous d'obus, on ajoute à cette eau stagnante quelques gouttes d'alcool de Ricqlès pour masquer l'odeur fétide...

Pour le poilu, l'eau est précieuse - elle met des heures à arriver de l'arrière dans des bidons - alors il préfère la garder pour boire plutôt que se laver.

Peut-être est-ce en partie pour cela qu'on les a appelés des poilus car pour se laver la barbe il faut beaucoup d'eau !



Lavoir dans un trou d'obus

S'épouiller les poux dits « les totos », fléaux de la guerre - dont les plus méchants ont, paraît-il une tête rouge – Une fois attrapés, ils sont mis dans un couvercle de boîte de cirage de chaussures (obsession de l'armée) chauffé à la bougie pour griller les poux ! Sans doute était-ce pour s'assurer qu'ils étaient bien morts car les poux se mettaient toujours dans les endroits difficiles à atteindre, comme les aisselles et les faisaient bien souffrir.



Séance d'épouillage de poux

A savoir que certains soldats sont tellement infestés que leur chemise ondule sous les mouvements des poux et il faut les évacuer à l'arrière dans les hôpitaux de campagne pour les épouiller correctement !

Origine et sens du mot Poilu

Il s'agit d'un terme militaire, datant de plus d'un siècle avant la Première Guerre mondiale, qui désignait, « *dans les casernes où il prédominait, l'élément parisien et faubourien, soit l'homme d'attaque qui n'a pas froid aux yeux, soit l'homme tout court* ».

Il désignait également dans le langage familial quelqu'un de courageux. Selon Albert Dauzat qui étudiait l'étymologie et l'histoire des mots, le terme « poilu » désigne pour le civil « *le soldat combattant* » qui défend notre sol, par opposition à « *l'embusqué* » ou le « *planqué* » dont ceux de l'artillerie lourde - canons de 200 -, qui étaient à plusieurs kilomètres à l'arrière du front et bien entendu ceux qui étaient affectés aux cuisines roulantes.

L'expression la plus ancienne est "*un brave à trois poils*", que l'on trouve chez Molière en 1659 dans "*Les Précieuses Ridicules*".

Autrefois, les poils étaient considérés comme un signe de force, de virilité. Du sens mâle, c'est-à-dire "qui a du poil", puis "poilu", ce mot est passé tout naturellement à celui de courageux, d'intrépide, sens que le mot a déjà dans "*Médecin de campagne*" de Balzac (1833).

Le poilu désignait déjà auparavant le grognard d'Austerlitz.

Mais c'est surtout dans les tranchées de la Grande Guerre que cette épithète s'est généralisée ; pour désigner tout à la fois les braves qui ont vu le feu de près et ceux qui sont restés au front où ils ont laissé pousser barbe et moustache. C'est donc pourquoi les soldats de 14-18 étaient surnommés "les poilus". Il faut noter qu'entre eux, ces derniers ne l'employaient pas et s'appelaient : "les hommes".

Ces poilus, accueillaient les "Bleuets", surnom donné aux jeunes soldats, qui après leurs classes, rejoignaient le front et qui à leur tour prenaient le nom de poilus.

Le terme « Poilus » reste uniquement appliqué aux combattants français.

« Poilus » des autres nations ?

Dans les différents pays qui prirent part à la Première Guerre mondiale, les combattants reçurent aussi des surnoms.

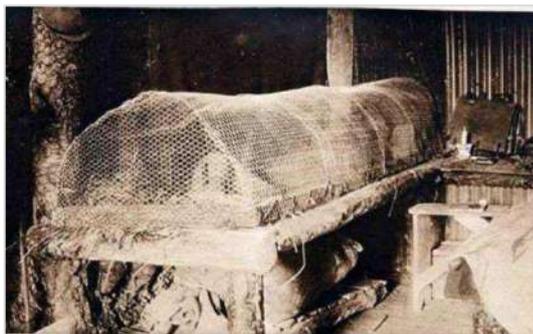
-  Allemagne : les Michel's, Landsers, Les Alboches ou les Boches
-  Angleterre : les Tommies
-  Australie : les Diggers (« ceux qui creusent »)
-  Belgique : les Jass (« Manteau imperméable » en néerlandais)
-  États-Unis : les Doughboys, les Sammies
-  Portugal : les Serranos
-  Turquie : les Mehmetçik (littéralement « petit Mehmet », allusion au prophète Mahomet)

En France, le 11 novembre, le souvenir des « Poilus » se fait sous le terme de « *Bleuet de France* » (la couleur du bleuets rappelant le bleu horizon de l'uniforme des poilus).

Combattre l'invasion de rats, vecteurs de maladies: les officiers donnent des primes aux poilus qui tuent les rats à coup de pelle, « un sou la queue ». Ils sont les maîtres des positions ; il faut protéger la nourriture et même les hommes sous des cloches grillagées récupérées dans les fermes abandonnées lors de l'évacuation (Alsace et Lorraine) ; les abris sont équipés de poêles pour se chauffer, de tables, etc., rapportés des alentours.

Erich Maria Remarque écrit dans son roman « *A l'Ouest, rien de nouveau* » paru en 1929, que le rat est un animal courageux qui n'a pas peur, qui attaque surtout quand les soldats sont endormis.

Les rats envahissaient les tranchées pour se nourrir en mangeant les rations des soldats sans parler bien sûr des cadavres.



Cloches grillagées, protections contre les rats

visages des soldats ainsi que du règlement militaire !

Côtoyer la mort au quotidien, la rend familière et la vie s'organise autour presque avec indifférence. La photo ci-contre montre des soldats mangeant sur un cercueil; y-avait-il un corps à l'intérieur ?



L'intensité de la guerre est telle que

10 % des soldats sont tués. Le niveau de pertes additionnant les morts et les blessés atteint 56 %.

Les services de santé sont primitifs et les antibiotiques n'existent pas encore. Des blessures relativement légères peuvent provoquer la mort si elles s'infectent ou si la gangrène s'installe. Les éclats d'obus multiplient les risques d'infection en souillant la plaie. Le souffle des explosions provoque souvent des blessures.



gauche; seule la tête du tireur dépassait !

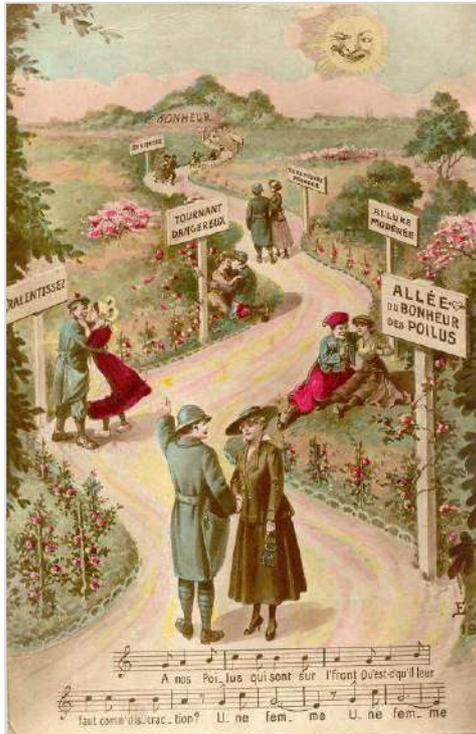
L'enfer, c'est d'être confiné entre hommes, d'être privé de sa femme, de sa fiancée.

La photo de droite est truffée de jeux de mots sur les craintes du soldat :

Le cornillet (à gauche) ou la peur d'être trompé par sa femme pendant qu'il est à la guerre, le Mont Blond, Mont Haut, la Fausse Froide, Perds-Toi, le Téton....



Les cartes postales abondent pour que les soldats voient que l'arrière ne les oublie pas : « allée du bonheur des poilus » - qui est de retrouver sa femme. Dans le ciel le soleil lui dit en clin d'œil « Sois vainqueur et la lumière reviendra... ». Ce sont pour la plupart des hommes jeunes, il ne faut pas écarter la frustration sexuelle dont se font écho de nombreuses chansons dont la plus connue est « La Madelon ».



Autres cartes postales aux allusions grivoises qui font rire les soldats et qui montrent leurs frustrations érotiques.

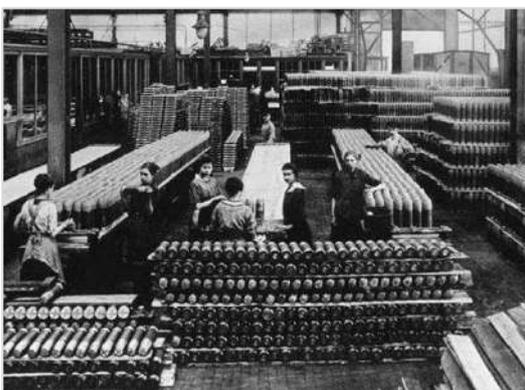
Il est à souligner que la guerre de 1914 a été grande consommatrice de munitions, il a fallu fabriquer des millions d'obus faits par les femmes (on en compte un total de 400.000 femmes « munitionnettes » en France).

Le souci de sa famille, le soldat souffre de savoir sa femme effectuant un travail d'homme et de bête de somme, alors que lorsqu'il était élève on lui a promis une guerre courte et joyeuse !

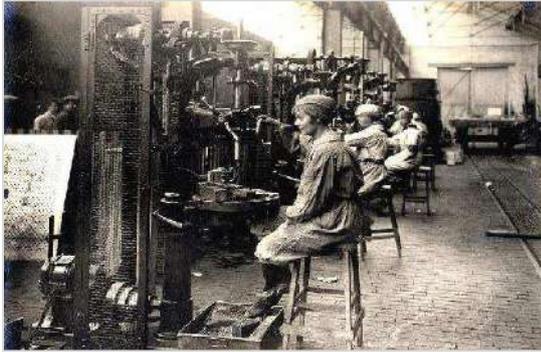
Un soldat au front gagne environ 3 francs par jour de tranchée, soit 7 euros actuels, sa famille devra automatiquement se restreindre et les femmes travailler dur.

À l'arrière, les femmes, de toutes les classes sociales, voient aussi leur vie bouleversée par la guerre. À la ville comme à la campagne, elles prennent la place de leurs maris ou de leur fils partis au combat. Mais point d'égalité pour elles - en 1914-1918 une femme qui remplace un homme ne gagne, à travail égal, que la moitié du salaire de l'homme.

Pourquoi cette injustice peut-on s'interroger ? Sans doute parce que la guerre a coûté très cher à l'Etat français qui a multiplié les emprunts.



Les femmes remplacent les chevaux réquisitionnés par l'Armée



Femmes pompiers

En quoi la guerre de 14-18 a-t-elle changé le rôle des femmes ?

Le 7 août 1914, les femmes sont appelées par le chef du gouvernement Viviani pour travailler et remplacer les hommes mobilisés dans son discours « *Aux femmes Françaises* ». Il s'exclame : « *Debout donc, femmes françaises, jeunes enfants filles et fils de la Patrie ! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de bataille* ».

Les femmes des milieux bourgeois découvrent elles aussi le monde du travail. Elles deviennent inspectrices des travaux, conductrices de tramway, agents de la circulation ou sont affectées à des tâches administratives comme aux services postaux. Elles ont droit à un uniforme, symbole de valorisation sociale, même si elles doivent s'engager à quitter leur poste quand la guerre sera terminée pour laisser leur place aux hommes de retour du front.

On observe ainsi le passage du secrétaire à la secrétaire. Ce métier réservé aux hommes avant 1914 va devenir exclusivement féminin après la guerre. Et il le restera.

Cependant, le constat reste en demi-teinte, car une fois la paix revenue, quand les hommes ont repris leur travail, le plus souvent, il n'y a plus de place pour les femmes qui sont donc renvoyées au foyer et aux fourneaux.

Mais dans l'administration publique ou privée, les femmes ont réussi à prendre durablement pied.

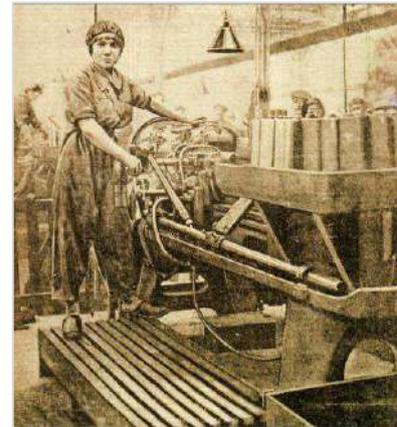
Elles revendiquent à présent de pouvoir participer à la vie politique.

Au Royaume-Uni, les femmes peuvent voter dès 1918, mais elles doivent avoir au moins 30 ans.

En France, le changement ne prend pas. Un projet de loi sur le droit de vote des femmes est rejeté en 1922.

A partir des années 1920, les femmes peuvent se rendre seules au cinéma ou au théâtre. Et de plus en plus, il leur est possible de s'engager activement au sein de partis politiques ou d'associations.

Autant de choses qui étaient impensables avant la guerre.



Dans la famille aussi, le rôle de la femme change. A présent, les femmes gèrent le foyer, même si leurs époux en service au front tentent de leur prodiguer des conseils et des instructions dans leurs lettres.

L'éducation des enfants et les achats domestiques deviennent à présent la chasse gardée des mères de familles.

Les conséquences seront importantes car au retour des hommes, elles ne supportent pas de devoir leur être inférieures.

Les mouvements d'émancipation féminine se développeront avec des différences nationales, en premier lieu dans l'obtention du droit de vote, ce qui est le cas pour les Anglaises, les Autrichiennes, les Allemandes, les Hongroises, les Canadiennes, les Américaines, mais pas pour les Françaises ni les Italiennes. **Les femmes ont le droit de vote en France depuis le décret du 21 avril 1944** du gouvernement provisoire de la République, présidé par le général De Gaulle.

Celui-ci sera utilisé la première fois le 29 avril 1945, lors des élections municipales.

Pourquoi le refus du droit de vote en France ?

Le droit de vote a été refusé aux femmes en raison d'arguments misogynes et montre le rôle des femmes attribué par la société de l'époque : *aux hommes les affaires publiques, aux femmes la gestion du foyer*. Par ailleurs, certains hommes politiques redoutent l'influence que peut avoir l'Église – toujours réticente vis-à-vis de la République depuis 1905¹ - sur le vote des femmes, influencées dans leur vote par ce que leur dirait le prêtre.

Même Clémenceau, pourtant favorable au droit de vote des femmes, n'a pas pris ce risque.

Néanmoins, il y eut trois femmes sous-secrétaires d'Etat - Cécile Brunshvicg, Suzanne Lacore et Irène Joliot-Curie - dans le gouvernement du Front Populaire de Léon Blum en juin 1936, alors qu'elles n'étaient, ni électrices, ni éligibles. Belle ambiguïté.

Se déplacer continuellement

Les WC (feuillées) sont à l'arrière, d'où de longues marches pour se soulager.

Continuellement des régiments qui partent au repos à l'arrière et d'autres montent au front, ce sont de petits déplacements, rarement plus qu'une quinzaine de kilomètres, mais c'est sans interruption. La montée en première ligne est un moment éprouvant : le trajet se fait de nuit, avec trente kilogrammes de paquetage sur le dos et dans les boyaux boueux.

Le mot repos est aussi à prendre avec du recul, le quotidien est fait d'entraînements et de l'entretien des armes.

C'est le général Pétain qui comprenant que la bataille de Verdun constituait un tournant dans la guerre, a instauré la rotation des régiments. Ainsi, un régiment qui montait dans l'enfer de Verdun et qui tenait 3 semaines à un mois sans trop de pertes, quittait Verdun pour ne plus y revenir. A savoir qu'en quittant Verdun, les soldats devaient marcher sur plus de 100 kilomètres.

Au début de la guerre, les soldats montent au front en ordre dispersé, toutefois à l'approche des villages, les rangs serrés se reforment, le drapeau du régiment est sorti de son étui et ils défilent devant les paysans qui les applaudissent.

Mais vers la fin de la guerre, les maires ont dû annoncer tant de morts causant tant de drames familiaux, que les soldats ne sortent plus le drapeau...En ont-ils honte ou simplement savent-ils tous qu'ils montent à l'abattoir ?

La guerre de 1914, ce sont des centaines de kilomètres d'embouteillages à l'arrière du front. *Remarque* : le front est, sur une bande de 20 kilomètres, une zone interdite aux civils bien sûr mais interdite aux journalistes. On peut y accéder avec des autorisations car il faut soutenir le moral de l'arrière.

Apprendre à vivre avec l'angoisse et à acquérir l'expérience de la guerre

- **Lors des tirs de mortiers allemands Shrapnel²** ou « obus à balles » qui partent au ciel et retombent verticalement d'une hauteur d'environ 100 mètres ; la tête du soldat est frappée



¹ Loi du 9 décembre 1905 de séparation des Eglises et de l'Etat ; elle clôture 25 ans de tensions entre la République et l'Église catholique, l'un et l'autre se disputant le magistère moral sur la société.

- Article 1^{er} : «La République assure la liberté de conscience. Elle garantit le libre exercice des cultes...».

- Article 2 : «La République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte...»

² Du nom de son inventeur, Henry Shrapnel.

en premier d'où l'importance de porter un casque ; le casque Adrian a été fabriqué dans l'urgence. Le poids de l'équipement devient un allié, il amortira les éclats des obus. Les mortiers allemands sont appelés familièrement des marmites car les obus sifflent en tombant.

- **Lors des rafales de balles de mitrailleuses allemandes**, surnommées les frelons, en raison de leur bruit (*tac, tac, tac*), elles atteignent la poitrine des soldats. Ceux-ci ont appris à reconnaître leur bruit : *celle qui siffle, ne vous tuera pas, elle est déjà derrière soi, on n'entend pas celle qui tue*. Aussi les anciens ont-ils pris l'habitude de plonger dans la tranchée ce qui n'est pas le cas des jeunes recrues qui sont tuées dans les six premiers mois. La survie des 6 premiers mois est capitale, donne l'expérience de la guerre et permet sa propre survie.

L'atmosphère des combats a été décrite par des artistes et des écrivains de métier qui ont voulu témoigner pour le devoir de mémoire.



Dans cette guerre de tranchées, les offensives sont de plus en plus meurtrières, les armes inefficaces à percer le front, c'est pourquoi les belligérants ont fait appel aux inventions des ingénieurs.

C'est ainsi qu'en aéronautique, on met au point le tir à travers l'hélice de l'avion. Dans les premiers combats aériens, la mitrailleuse était au-dessus de l'hélice, le pilote devait lâcher le manche, se mettre debout sur son siège pour tirer...des vrais acrobates !

- Lors des attaques chimiques

Au début du conflit, les autorités militaires se montrent soucieuses de ne pas contrevenir aux conventions de la Haye. Néanmoins, l'enlisement dans une guerre longue pousse les États-majors à rechercher de nouveaux moyens de relancer l'offensive.

Tout change avec la première attaque au gaz moutarde lancée le 22 avril 1915 par les Allemands, contre la ville belge d'Ypres qui abrite des troupes coloniales françaises et des unités canadiennes.

Ce gaz appelé ypérite ou gaz moutarde, est odorant et peu volatil. Il contient de l'acide qui peut rendre aveugle si les yeux ne sont pas protégés,



Compresse de premier type

inhalé, il liquéfie les poumons diminuant fortement la capacité respiratoire. Les effets de l'ypérite ne sont pas immédiats mais apparaissent quelques heures après l'exposition. Cet effet à retardement provoque l'angoisse des soldats après chaque attaque au gaz.

Le lancement de la « guerre des gaz » s'accompagne d'innovations technologiques destinées à perfectionner les nouvelles armes ; les obus remplacent ainsi les fûts, affranchissant la dissémination des gaz des contraintes climatiques.



La course à l'armement chimique passe également par une « course à la toxicité » avec l'emploi de nouvelles substances. Du chlore, on passe au phosgène puis au disphogène, à l'ypérite lancé par les Allemands dans les obus « croix jaune », puis au cyanure d'hydrogène dont la toxicité est immédiate. Près de 45 familles d'agents chimiques ont été testées et produites entre 1915 et 1918 !

On estime qu'environ 4 % des morts enregistrés sur l'ensemble du front sont dues aux gaz.

Néanmoins, on compte un million de décès causés après-guerre par des lésions respiratoires conséquentes aux gazages ; les populations civiles vivant à proximité des tranchées ou travaillant dans les usines de production de gaz n'ont pas été épargnées.

Avec les gaz est apparue la nécessité de se protéger avec les premiers

“masques” qui n’étaient en fait que des baillons. En 1915, les soldats n’ont encore que des lunettes et des tampons à s’appliquer sur la bouche - la taille des tampons est augmentée à la dimension de 13 par 25 centimètres et on remplace le coton par de l’étoupe, le 27 mai 1915. La fabrication débute alors et le nouvel appareil est appelé compresse.

Les masques à gaz ont constamment évolués tout au long du conflit, pour suivre les continuelles innovations des toxiques utilisés sur le champ de bataille. Des masques étaient également conçus pour les chevaux, qui tractaient, encore à l’époque, les canons.

Sur le front, il est impossible au soldat de savoir si la protection a été efficace ou appliquée à temps. L’adversaire n’aurait-il pas mis au point un gaz nouveau contre lequel le masque est inefficace ? Chaque nouvelle odeur, chaque nouvelle sensation devient source d’angoisse et même de terreur parce qu’ils infligent une mort totalement nouvelle, à laquelle viennent s’ajouter l’inconfort du port du masque et le sentiment d’isolement qui l’accompagne.

- Lors des attaques aux obus incendiaires

Ce type de munition contient un composé qui brûle et provoque des incendies rapidement ; il existe pour différents calibres de balles et d’obus³, des roquettes, et des bombes. Les balles incendiaires sont utilisées la première fois lors de la guerre de 1914-1918. Elles contiennent des petits bouts de tissu imbibés de phosphore qui tombent sur les soldats qui se voient couverts de tissu en flammes ce qui provoque une forte panique (*cf. plus tard la guerre du Vietnam*).



Obus incendiaire

Combattre dans les tranchées, l’enfer des barbelés omniprésents

Les combats sont plus rares que ce que l’on pense généralement, le poilu passe sa vie à attendre. Il ne s’en plaint pas. Les offensives sont en théorie un secret mais la forte concentration d’hommes et de matériels ne laissent aucun doute, ainsi les Français étaient prévenus de l’attaque sur Verdun par les observateurs aériens ayant repéré la pose de nombreuses voies ferrées de type Decauville⁴

Les soldats reçoivent des munitions et du monte-en-ligne, puis se regroupent devant les échelles. Les hommes du génie leur ont ouvert des centaines de passages dans les barbelés. La peur est là avec le sentiment d’injustice pour les planqués et les galonnards.

Lors d’une offensive, les soldats doivent donner l’assaut en sortant de la tranchée pour se diriger sur la première ligne ennemie. L’attente précédant l’attaque est particulièrement angoissante, comme l’atteste cet extrait du journal de tranchée, L’Argonnote :

« A quatorze heures, la troisième section de la cinquième compagnie attaquera la barricade. ... Je regarde encore ma montre... quatorze heures, presque. Le sergent Lair qui commande le petit groupe d’attaque a fait le même geste que moi. Nous regardons encore... Cinq minutes et un bond dans l’inconnu. Les quinze hommes de l’assaut sont là, dans le boyau, ils paraissent nerveux. Ils regardent à droite et à gauche avec une sorte d’inquiétude animale...

« Au moment de l’attaque, les soldats sortent de la tranchée en montant à une échelle qu’ils ont nommée « échafaud ». Les mitrailleuses ennemies font des ravages, fauchant les hommes les uns après les autres... ».

Un autre extrait d’un journal de tranchée datant du 28 octobre 1915, donne un aperçu terrifiant de ce qu’était l’assaut :

« La fusillade crépite là-bas devant nous. Les mitrailleuses dévident leurs rubans de mort. Tac, tac, tac, tac. Nous rejoignons les camarades, mais, horreur, nous nous heurtons à une barrière de fils de fer barbelés intacts et profonds de plus de trente mètres. Pendant ce temps, les mitrailleuses

³ Un obus est un projectile (tiré par un canon), creux, de forme cylindrique terminé par un cône, rempli de matière explosive. Il existe des obus perforants, à billes, à gaz et incendiaires.

⁴ Chemin de fer léger, posé par l’armée dans la zone du front pour faciliter le transport du matériel. A l’occasion de la préparation d’une offensive, le génie multiplie la pose des voies de 0,60mètre de largeur dans la région de l’attaque. Les wagonnets pouvaient être tirés par des chevaux ou par de petites locomotives, désignées comme les « Decauville ».

Le fil de fer barbelé

Le fil de fer garni de pointes dit barbelé a été inventé en 1874 par un agriculteur américain, Joseph Glidden, pour clôturer les propriétés des Grandes Plaines du Middle West.

En 1914, Le barbelé utilisé n'est plus de type « Glidden », mais est dit « rasoir », pour repousser les hommes.

Pendant la guerre de 14-18, les obstacles de barbelés ont été fabriqués en tirant du fil de fer barbelé entre des poteaux en bois ou en acier.

En argot militaire, on appelait ça « Queue de cochon ».

Le mot barbelé vient de l'anglais *barbed* (barbelé) et *bramble* (ronce), il désigne aussi en argot un alcool fort (eau de vie). Il existe différentes sortes de barbelé (piquant, tranchant et rouillé).

Il a été un élément important du « système de tranchée ».

La queue de cochon sert à tenir les fils barbelés ; cette ferraille s'enfonçait facilement et sans bruit dans la terre.

Comme à la bataille de Verdun en 1916, sur les fronts très larges, le barbelé est un outil idéal, adapté à tout type de terrain. Le rempart ainsi construit est réalisé sur 30 mètres de profondeur, 2 mètres de hauteur et des kilomètres de long.



Peinture de poilu tué, emmêlé dans les barbelés

ennemies continuent : tac, tac, tac, tac tandis que nous voyons à droite, à gauche, les camarades tomber et joncher la terre. ... En avant, quelques poilus qui ont réussi à se couler sous les fils de fer atteignent la tranchée des empoisonneuses. Ils sautent dedans mais hélas on ne les a pas revus... »

Les armes utilisées au front sont principalement la mitrailleuse, indispensable pour répondre à une attaque massive, la baïonnette fixée au bout du fusil, la grenade à main ou à manche pour le combat rapproché et le corps à corps.

Si la tranchée est conquise, les blessés sont souvent achevés, les morts laissés sur place et aujourd'hui, soit 100 ans plus tard, les agriculteurs remontent encore lors des labours des cadavres identifiables par leur plaque militaire.

Une autre forme de combat, souterraine, fait son apparition : en effet, des galeries sont construites, sous terre, jusque sous les positions ennemies et l'on y place des mines que l'on fait ensuite exploser.

Pendant quatre ans, les ennemis se font face et vont essayer, par des offensives, d'user l'adversaire ou de revenir au mouvement.

La guerre de 1914 a été une escalade dans l'horreur et l'inhumanité. « *Ce que nous avons fait, c'est plus qu'on ne pouvait demander à des hommes et nous l'avons fait* », écrira l'académicien Maurice Genevoix.

Des troubles nerveux apparaissent, dus à l'insomnie, à la fatigue et l'angoisse. Les tics nerveux sont fréquents, yeux exorbités, dents qui grincent, poings serrés.

En 1917, la lassitude touche l'ensemble des armées européennes dont le moral était au plus bas, la guerre se prolonge alors que les

officiers leur avaient fait la promesse que le conflit serait court.

La boue, le froid, la vermine, les permissions peu nombreuses et souvent retardées, l'état lamentable des cantonnements de repos, le contact permanent avec le sang et la mort, sont autant de raisons qui poussent les soldats à la rébellion.

Ainsi, les mutineries qui affectent l'armée française aux mois de mai et de juin 1917, sont le résultat de l'insuccès des offensives menées par le général Nivelle lors de la bataille du Chemin des Dames (*on n'avance que de 500 mètres au lieu des 10 kilomètres prévus, et ce, au prix de pertes énormes : 30 000 morts en dix jours*).

Beaucoup de mutins ou de protestataires sont des soldats aguerris qui ont prouvé leur valeur au combat ; ils refusent de monter en ligne, mais acceptent de conserver les positions.

Des slogans sont entendus, « *A bas la guerre* » ; aujourd'hui, les historiens s'accordent à penser que les mutineries seraient davantage la démonstration d'un sentiment de détresse extrêmement profond plus que l'expression d'une adhésion à un discours révolutionnaire.

Les cas de désertions sont rares car sévèrement punis (pelotons d'exécution).

Monsieur Pointet résume l'alternative posée aux récalcitrants : « *Si vous ne voulez pas aller en enfer, vous êtes morts !* ».

Le ressentiment et le désespoir des poilus s'expriment dans « *la Chanson de Craonne* », sur un air de bal-musette. Soulignons que cette chanson dérive d'une valse d'amour composée en 1911 par le père de Jean Sablon : Bonsoir, M'Amour !

« *Adieu, m'amour ! adieu, ma fleur !*

Adieu toute mon âme !

« *Ô toi qui fis tout mon bonheur..* »

Elle a été reprise et adaptée par les poilus lors de leurs différentes épreuves : Lorette, Verdun... et pour finir, le Chemin des Dames et le plateau de Californie, au-dessus de Craonne. Jugée défaitiste et antimilitariste, elle a été interdite par la censure militaire.

Nivelle et Pétain au château de Compiègne

La ville de Compiègne est située, de par sa situation géographique, aux avant-postes pendant toute la guerre ; son château est transformé en hôpital militaire.

Il fut régulièrement bombardé par l'aviation allemande, sans grand dommage en raison des faibles charges (30 à 40 kilogrammes).

Le château préféré de Napoléon I^{er} où il épousa Marie-Louise fut réquisitionné en octobre 1914 par les autorités sanitaires françaises et ce jusqu'au printemps 1917. Il voit notamment sa salle de bal et sa salle à manger, transformées en salles d'hôpital.



Début 1917, le général Nivelle et le Grand quartier général investissent le château, tel un ministère.

Tous les blessés ou malades, le personnel, les médecins, ont été relogés dans une trentaine de petites annexes pour compenser le grand hôpital de Compiègne, hôpital de la 5^{ème} armée française....pour que le général Nivelle puisse coucher dans la chambre de l'empereur, ironise notre conférencier.

Lorsqu'il remplace Nivelle, le général Pétain s'installe dans les caves gigantesques du château, là où étaient stockés vins et champagnes lorsque le château recevait les cours impériaux de Napoléon I^{er} et Napoléon III.

Philippe Pétain, remplace le général Nivelle dès le 16 mars 1917 à la tête des armées sur le front Nord-Est.

Le décret du 8 juin 1917 autorise Pétain à user pleinement de ses pouvoirs discrétionnaires pour ordonner l'exécution immédiate de condamnés à mort.

La répression a été extrêmement sévère : pour l'année 1917, il y eu 544 condamnations à mort et entre 50 et 75 exécutions.

Au moment où la Russie de Lénine signe l'armistice à l'automne 1917, puis la paix par le traité de Brest-Litovsk le 3 mars 1918 avec l'Allemagne, le général Pétain comprend l'urgence de rétablir l'ordre dans les armées en adoptant une stratégie moins offensive que son prédécesseur afin de limiter les pertes en hommes.

Il prend également plusieurs mesures visant à améliorer le sort des poilus, concernant entre autres les cantonnements, la nourriture, l'égalité stricte des tours de permissions (10 jours tous les 4 mois).

L'enfer, c'est devenir infirme

Les morts sont souvent abandonnés sur le champ de bataille mais le sort des grands mutilés est-il pire ?

Beaucoup espèrent la bonne blessure, chacun porte sur lui des compresses pour arrêter le sang en attendant les secours (pas trop graves, n'entraînant pas d'infirmité majeure et qui vaudront un séjour à l'hôpital et, qui sait, la réforme ou une « bonne planque »)

Tous redoutent la mauvaise blessure : poitrine défoncée, colonne vertébrale brisée, figure arrachée, traumatisme crânien, agonisants laissés sur le terrain qui hurlent puis gémissent pendant des nuits entières, blessés qui s'entassent sur des brancards et attendent parfois plusieurs jours leur évacuation avec des plaies infectées fourmillant de larves, la gangrène, le délire.

Alors, beaucoup simulent des maladies pour échapper à cet enfer : en fumant des cigarettes à l'huile, en ingurgitant l'acide picrique présent dans les munitions (plus ou moins l'équivalent de la mélinite), en se frottant les jambes avec tout ce qu'il trouve, comme la viorne (sorte de clématite) qui provoque des ulcères.

De nombreux soldats s'infligent des mutilations volontaires pour quitter le front. Mais les médecins militaires décelaient ces blessures par les traces de poudre entourant le point d'entrée de la balle, et les intéressés étaient sanctionnés.

Certains soldats mettent la main en dehors de la tranchée en espérant qu'une balle allemande les rende infirmes pour ne plus monter au front (*photo ci-dessus*).



Mais, la plupart des blessures étaient à la tête : que se passait-il quand ces soldats partis jeunes et beaux revenaient chez eux manchots ou « gueule cassée », voire les deux à la fois ?

A savoir que les blessures à la tête les plus graves étaient soignées à Lyon.

Les soldats blessés gravement sont souvent décorés, un peu comme les militaires d'aujourd'hui, morts pour la France, sont décorés à titre posthume de la légion d'honneur qui est apposée sur le cercueil.

Remarquons la phrase prononcée devant le soldat

gravement blessé à la tête, sur le croquis ci-contre « *C'est le sort le plus digne d'envie* » qui n'est pas sans rappeler certaines répliques de « *La Chambre des officiers* »⁵, film bouleversant de François Dupeyron qui s'intéresse à cet aspect particulier de la guerre 14-18, les « gueules cassées », les soldats défigurés au cours de la bataille.

Le film a été réalisé avec les conseils techniques de chirurgiens stomatologues du service de chirurgie cervico-faciale de l'Hôpital d'instruction des armées du Val-de-Grâce à Paris.



Dans ce film, un soldat défiguré -un trou d'obus à la place de la bouche -, écoute les compliments ministériels de passage sans pouvoir d'y répondre et surtout cette phrase incroyable en allusion à la guerre : « *Vous avez hâte d'y retourner, n'est-ce pas !* ».

Les blessés arrivent dans les postes de secours et dans les hôpitaux de campagne avec des plaies provoquées par des armes plus puissantes que dans les conflits précédents.

Face à ces blessures inédites, dues entre autres aux éclats d'obus et aux balles des mitraillettes, les médecins doivent mettre en place une nouvelle organisation des soins et créer une véritable chirurgie réparatrice.

L'enfer, c'est faire l'appel aux morts.

La bataille terminée, l'officier fait l'appel aux morts, recueille les témoignages des soldats, s'assure qu'il n'y a pas d'erreur puis consigne le nom des morts dans un cahier spécial et écrit aux maires des villages des soldats tombés au combat. Ces derniers ont ensuite la lourde tâche de prévenir la famille. Et que dire de la souffrance des veuves et des orphelins ?

L'enfer, ce sont les mensonges et le bourrage de crâne

A cause de la propagande et de la censure les soldats se sentaient les oubliés de la République.

Tous les contemporains ont été frappés par le contraste entre le front et la vie presque normale à l'arrière.

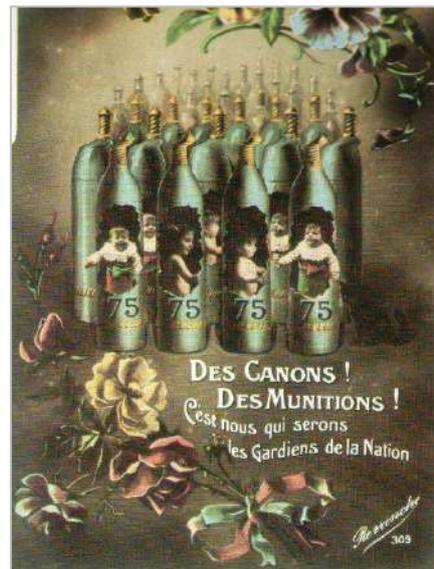
Quand il vient en permission, souvent pour 48 heures dans des villes proches du front comme Reims, le poilu entre dans un monde fait de mensonges distillés par la propagande où les enfants jouent à la guerre et sont vainqueurs des « boches » ou jouent à être les As de l'aviation, où le poilu est idéalisé.

Il constate que les femmes sont belles, que les boutiques affichent la nouvelle mode et surtout que les terrasses des cafés sont remplies d'hommes qui ont l'âge d'être au front mais n'y sont pas. Lui, est sale, couverts de poux et de puces, il se sent isolé, rejeté. Deux mondes se juxtaposent !

C'est pour cela qu'entre eux les poilus s'appellent les P.C.D.F, abréviations de « *Pauvres Couillons Du Front* », pour se distinguer des « embusqués » de l'arrière et des états-majors et souligner l'humilité de leur condition (ils touchent une solde de 25 à 50 francs par mois, contre environ 300 francs pour un ouvrier qualifié).

La grande angoisse des autorités, c'est que le moral s'effondre, d'où une intense propagande dont les enfants ne sont pas exclus (cf. photos ci-contre).

La presse subit une censure du 5 août 1914 au 13 octobre 1919. Les photographes ont l'interdiction de se rendre sur le front, et toutes les publications doivent présenter le conflit sous un jour optimiste.



⁵ Adaptation du roman éponyme de l'auteur Marc Dugain.

Cette censure a pour but d'éviter d'informer l'ennemi, d'entretenir le moral des Français, d'éviter le défaitisme ainsi que souder la population autour du gouvernement.

La morasse d'un journal

La morasse est l'épreuve ultime servant à vérifier la composition d'un journal et portant la note « bon à tirer ».

Le plus souvent la morasse était tirée à la main, après encrage rapide, on posait une feuille de papier dessus et on appliquait une pression à l'aide d'une brosse. Il existait des presses à morasse.

A partir de 1915, l'Etat accompagne la censure avec la propagande.

Pour les journaux, « au moment de mettre sous presse, vers 4h00, le rédacteur en chef envoyait l'épreuve complète du journal, la morasse, par téléphone ; les censeurs indiquaient l'article, le passage, la phrase ou même le mot qu'il fallait enlever. Comme les journaux clichent généralement, et qu'il était d'ailleurs trop tard pour recommencer la mise en page, un ouvrier grattait les clichés avec un outil spécial, une échoppe ».

C'est pourquoi, beaucoup de journaux comportent des espaces blancs (ceux des articles supprimés) car l'Etat ne cache pas la censure.

La presse se plie à la censure militaire et diplomatique, mais pas à la censure politique. Les journaux ont le droit de critiquer la façon dont le gouvernement conduit la guerre.

En revanche, il est interdit d'évoquer les opérations militaires sur le terrain. Les journaux appliquent ces règles, partant du principe que dévoiler certaines informations pourrait favoriser l'ennemi.

Dans les journaux de toutes tendances, les informations militaires sont reprises dans des « communiqués » rédigés par l'Etat-major ou le Gouvernement.

Bien-entendu, ne sont jamais révélés : le nombre de poilus, les défaites militaires, les mutineries, les grèves, etc.

En lisant les journaux, les soldats se sentent encore plus isolés et abandonnés.

Les « bobards » dans les journaux : un vrai cas d'école s'agissant des armes :

Plus elles sont perfectionnées, moins elles causent de morts et de blessés ! (Le Temps, 4 août 1914).

Les blessures par balles ne sont pas dangereuses ! Les gaz asphyxiants, eux, ne sont pas bien méchants ! (Le Matin de Paris, 27 avril 1915). En somme, les balles allemandes ne tuent pas !

En revanche, les armes françaises sont, elles, efficaces : la baïonnette est même une arme « poétique », « chevaleresque » même, « d'une sûreté chirurgicale » (L'Echo de Paris, 10 juillet 1915 - L'Intransigeant, 15 décembre 1914).

S'agissant des hommes :

L'ennemi allemand est taré : il est maladroit dans ses

tirs (L'Intransigeant, 17 août 1914).

Rien à voir évidemment avec le soldat français qui lui, au contraire, est héroïque : il se dispute avec ses camarades pour monter au front (Le Matin de Paris, 15 novembre 1914).

Blessé, le soldat français souhaite écourter sa convalescence pour repartir au front le plus tôt

L'inefficacité des projectiles ennemis est l'objet de tous les commentaires. Les shrapnells éclatent mollement et tombent en pluie inoffensive. Quant aux balles allemandes, elles ne sont pas dangereuses : elles traversent les chairs de part en part sans faire aucune déchirure.

« L'Intransigeant », 17 août 1914

possible (Le Petit Journal, 5 mai 1916).

Comment, les journaux ont-ils pu diffuser si massivement des informations aussi invraisemblables sans craindre de perdre toute crédibilité ?



Entourés de rouge les passages censurés et laissés en blanc

Les lecteurs prenaient ces bobards pour des informations fiables, la responsabilité est multiple, dont :

- L'École d'alors - à l'école primaire, on apprend à lire dans le livre de Bruno, « *Le tour de France par deux enfants* », qui mène les écoliers de province en province jusqu'à se heurter « à la ligne bleue des Vosges » au-delà de laquelle vivent sous la botte allemande les chères provinces perdues.

- Un patriotisme « vengeur » qui célèbre l'excellence de la nation française et simultanément enseigne la haine du « Boche » barbare qui occupe indûment une partie du territoire national.

- Un réflexe de soumission aveugle à l'autorité qui a conduit à croire l'information que le gouvernement diffuse à travers les journaux. Le patriotisme : n'a-t-il pas fait "l'Union sacrée" de quasiment toutes les familles d'opinion autour du gouvernement dès août 1914.

L'évidence est totalement niée. Hallucination collective ?



Madame Anastasie, représente la censure

La première et la plus célèbre des représentations apparaît en 1870 sous le crayon du caricaturiste André Gill. Et comme dans toute allégorie, aucun détail n'est innocent.



La taille disproportionnée des ciseaux d'Anastasie en dit long sur la finesse des coupes qu'elle prétend faire dans les œuvres littéraires, la presse ou les spectacles, quels qu'ils soient.

La chouette qu'elle porte sur l'épaule symbolise son caractère scrutateur : la censure surveille le pays, jour et nuit, avec une attention maniaque. Maniaque, mais myope, à en juger par les lorgnons de la vieille femme. Une façon là encore de moquer des décisions arbitraires et pas forcément justifiées d'une censure qui taille à tort et à travers dans des œuvres dont elle ne comprend pas grand-chose.

Les buts de la propagande :

- Rassurer l'arrière, puisqu'en effet, les « mensonges » redonnent de l'espoir aux familles des soldats.

Sur cette affiche de gauche, nous observons un soldat français (avec son uniforme et son arme) souriant et tendant le bras vers le haut. Il invite à le rejoindre et donne de la guerre une image presque festive. Le slogan « *On les aura* » renforce cette idée. L'air joyeux du soldat, donne une image positive de la guerre.

- Faire croire aux Français (ainsi qu'aux soldats) que la guerre n'est pas aussi « horrible » que certains veulent le laisser entendre.

- Financer la guerre, en recevant de l'argent de la part des familles en particulier (Cf. « *Moi, je verse mon sang. Et vous ? Versez votre or !* »).

Sur l'affiche de gauche, le soldat allemand est représenté avec un genou à terre, symbole de défaite et même d'humiliation, il plie sous le poids d'une pièce d'or française d'où jaillit le coq gaulois, quant à lui

agressif, symbolisant la puissance de la France, face aux Allemands. Grâce à l'argent, l'arrière pourra ainsi participer activement à la guerre.

Le slogan « *Souscrivez à l'Emprunt de la Victoire* », invite tous les Français à financer la guerre.

- Rendre la guerre légitime du côté français, en « rejetant la cause » sur l'Allemagne et en dénonçant ses crimes.

La guerre est utilisée comme argument publicitaire

Pour vendre la guerre

Pendant la guerre, en général, les affaires continuent, "La pub est déclarée" parodie Didier Daeninckx¹.

Les spécialistes de la réclame de l'époque ont proposé tout et n'importe quoi à une population sous-informée.

- La presse écrite

Au début de la guerre, la réclame est très simpliste. Son seul support est la presse écrite, alors véritable pouvoir car la presse française compte plus de 600 quotidiens (dont 90 à Paris entre 1881 et 1914). Elle est la plus lue au monde avec quatre quotidiens (*Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin*, *Le Journal*) qui dépassent chacun le million d'exemplaires.

Ainsi, dans les journaux soumis à la censure militaire, l'image publicitaire est présente dans des annonces et des caricatures : les masques contre les gaz asphyxiants "*inattaquables par les acides et efficaces contre les jets de vitriol*" côtoient le chocolat Phoscao, "*le plus puissant des reconstituants*". Simplex, *le périscope pour les tranchées*, le bracelet-montre Lip, "*la montre de la victoire adoptée pour le réglage des tirs par l'artillerie et l'aviation françaises*", rivalisent avec Jubol qui « *de même que le poilu chasse les Boches des boyaux, de même Jubol chasse les mauvais microbes de l'intestin* ». Sans oublier la jambe articulée Mayet-Guillot "*en bois évidé, dite jambe américaine*".

Le summum de la réclame revient au papier à rouler les cigarettes Riz Lacroix, où un bambin fume une cigarette sous l'œil bienveillant de deux soldats (*photo de droite*).



« Pour que papa vienne en permission, s'il vous plaît » !

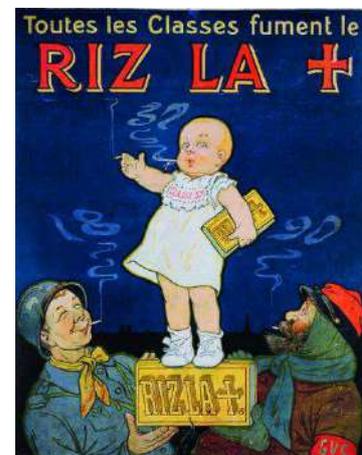
- L'affiche

L'affiche, quant à elle, permet de toucher massivement ; elle est collée sur les panneaux d'affichage et les murs dans les villes comme dans les plus petits villages. Lorsque la guerre s'installe la question de son financement se pose, les gouvernements s'inspirent de la réclame pour la propagande, par une image forte colorée pour attirer le regard et un texte très court, le slogan, pour persuader. Avec ces supports les états recrutent des troupes et lèvent des emprunts.

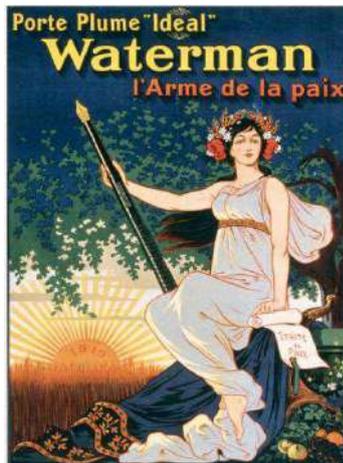
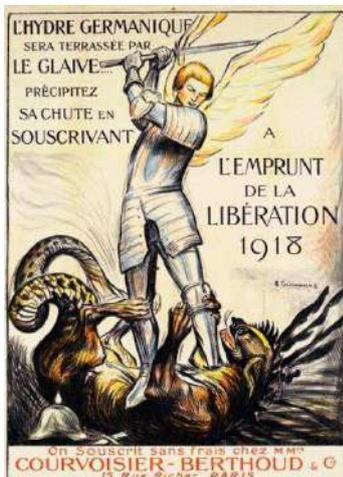
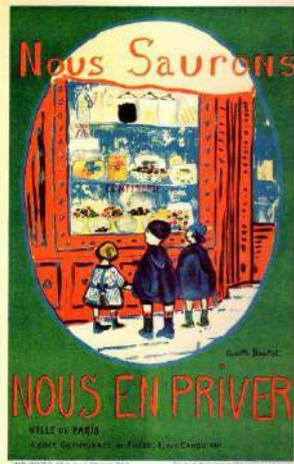
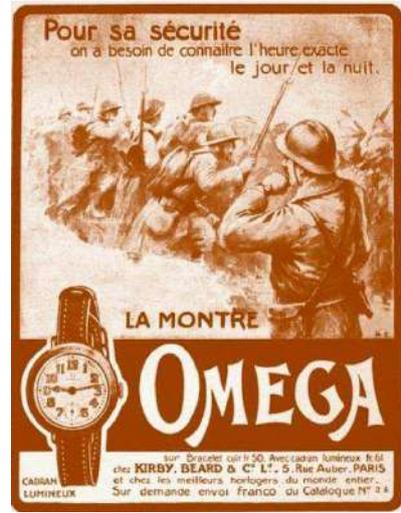
Le poilu, mis en scène versant son sang pour la patrie, appelle au sacrifice « du bas de laine » des civils, tout est utilisé pour convaincre l'arrière : compassion, sacrifice, espoir, liberté, culpabilité !

Cette guerre est pendant quatre années, une opportunité pour la "réclame" qui, en dépit des circonstances, vend du rêve en jouant sur la

fibre patriotique. Pour continuer de toucher le public et le convaincre de soutenir l'effort de guerre, les publicitaires ont fait appel à des illustrateurs de grande qualité comme Francisque Poulbot (1879-1946), Théophile-Alexandre Steinlen (1859-1923) ou Charles Fouqueray (1869-1956) qui mettent en scène les orphelins et les réfugiés sur fond de désolation, mais ne montrent surtout pas les horreurs de la guerre.



¹ Ecrivain français, né en 1949 qui a écrit "La Pub est déclarée ! 1914-1918" (Editions Hoëbeke, 2013)



S'agissant des emprunts de l'Etat, le premier emprunt fut émis en novembre 1915 -le plus élevé, rapporta plus de 15 milliards de francs-, le second en octobre 1916, le troisième en octobre 1917 et le dernier en octobre 1918 (les sommes perçues furent moindres).

Au terme de ces quatre ans, il faut du temps à la réclame pour revendre du rêve et aux journaux pour retrouver leur crédibilité. "Après avoir vendu la guerre, il a fallu vendre la paix".

Pour vendre la paix

Cependant, la haine de l'Allemand se prolonge après l'armistice par une guerre économique. L'affiche (*photo page suivante*) appelle à boycotter les produits allemands. Un soldat allemand tient un flambeau et un couteau devant une ville en feu (évoquant des exactions de guerre allemandes), et le même homme travaille après la guerre comme représentant de commerce en France.

Cette affiche montre que les comptes ne sont pas complètement réglés après la guerre : « le loup s'est vêtu en agneau, mais l'image du « Boche » incendiaire demeure. ».

4.2 – Les petites joies au quotidien



Les poilus ont créé, dès les débuts de la guerre de position **des journaux de tranchées** (plus de 450), tels *Rigolboche*, *L'Écho des Tranchées*, *La Roulante*, *Le Poilu déchaîné*, *le Canard du boyau*, *L'Écho des gourbis*, *Marmita*, *La Guerre joviale*... Mais leur diffusion reste limitée en raison de l'isolement des unités et de leurs fréquents déplacements.

De facture artisanale pour la plupart et de tirages modestes, ils tiennent un rôle essentiel, comblant l'absence de nouvelles, et aidant par l'humour, à vaincre l'ennui et parfois le désespoir.

Malgré une apparente liberté de ton, ils ne remettent pas ouvertement en cause la situation de guerre ; ils traduisent, cependant, la volonté d'échapper à l'enfer des combats par l'écriture et le rire et constituent un témoignage unique sur les conditions de vie et les mentalités de combattants.

Certains ont une durée de vie très courte et ne comptent que quelques numéros. D'autres paraissent tout au long de la guerre comme *Cingoli-Gazette* de 1915 à 1919, *Le Petit Bleu* de 1915 à 1918 avec une cinquantaine de numéros et *Rigolboche* de 1915 à 1918 avec une centaine de numéros. Seul, *Le Crapouillot*, imprimé à Paris, traversera le XX^e siècle.

Les hommes tiennent aussi des carnets personnels.

Deux personnages apportent du réconfort au soldat sur le front : le cuisinier, qui lui remplit l'estomac, et le **vaguemestre**, qui lui apporte des nouvelles des siens, quelques douceurs par un colis nourricier ou par un mandat-poste sonnante et trébuchante. Le vaguemestre est l'ami du soldat, un personnage précieux. Chaque jour, on l'attend et on le guette, on se réjouit du courrier qu'il vous apporte ou on le maudit de ne pas en avoir reçu.

Dans un courrier de mai 1917, un officier écrit : "*La correspondance est un objet de première nécessité qui se place, dans l'échelle des valeurs, entre le pain et le pinard.*"



Quand le courrier n'arrive pas, notamment sur les premières lignes, la déception des soldats est évidente, les officiers en sont conscients et font remonter cette réalité aux états-majors.



L'Écho des Marmites, 29 février 1916

Les journaux de tranchées

Ils sont rédigés par les poilus eux-mêmes pour les poilus, au cours des moments de répit.

Plus de la moitié d'entre eux sont écrits en première ligne entre une attaque, un bombardement ou une alerte aux gaz, dans des abris de fortune, les autres au repos entre deux montées en lignes.

Ils sont soigneusement calligraphiés ou laborieusement dactylographiés, puis décorés, et illustrés malgré le froid, la pluie et la fatigue qui brouillent la vue et engourdissent les doigts, avant d'être dupliqués à la gélatine, ronéotés ou imprimés avec des moyens de fortune.

Après le conflit, on gardera l'image populaire et bienveillante du vaguemestre. Son attitude durant la guerre se résume en une devise : "*faire passer le courrier*", quel qu'en soit le prix.

Pendant les moments d'accalmie, les soldats s'occupent. **L'écriture** d'abord, les lettres aux proches sont très nombreuses, mais il faut mesurer ces mots pour ne pas effrayer. Les soldats s'inquiètent de l'état des récoltes ou des résultats scolaires de leurs enfants...

Ce courrier est surveillé pour garder secrets, les plans de bataille, les manœuvres lors des offensives, les positions des régiments et des armées. Il faut intercepter tout ce qui peut être préjudiciable "aux intérêts de la défense nationale".

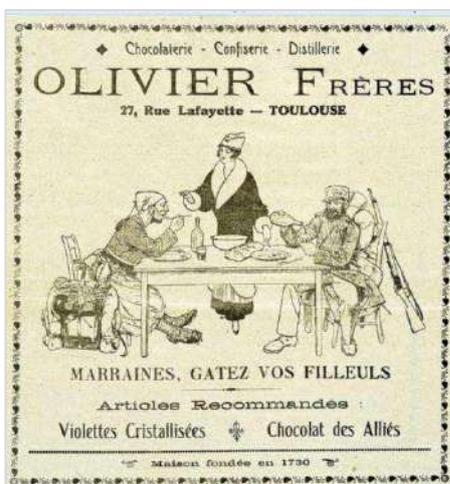
En 1916 s'installent les premières commissions militaires de contrôle postal. On s'intéresse désormais aux opinions et au défaitisme et on contrôle surtout le moral du soldat.

Mais la censure a un impact très limité au vu de la masse de courrier à lire : seuls 2 % à 4 % du courrier provenant du front sont contrôlés chaque jour par des lecteurs sous l'autorité militaire et non postale.

Les mairaines de guerre, l'autre famille des soldats

Différentes initiatives, privées ou officielles, fournissent au soldat, une correspondante, une "mairaine de guerre", pour que les soldats même célibataires, n'ayant pas de lien avec des proches, trouvent du réconfort et du soutien. La demande dépasse de très loin l'offre ! Pas d'âge pour être mairaine, il suffit de savoir écrire et de plus le privilège d'avoir une mairaine n'est pas uniquement réservé aux plus lettrés.

Elles envoient des colis aux soldats avec vêtements, nourriture ou du tabac et rencontrent aussi certains d'eux pendant leur permission.



Les mairaines de guerre

Les mairaines de guerre voient le jour en 1915 avec la création le 11 janvier de la première association des mairaines de guerre par Marguerite De Lens: « *La Famille du Soldat* » qui bénéficie notamment du soutien de la publicité gratuite du journal « L'Écho de Paris ».

Par la suite, une autre association voit le jour : « *Mon Soldat* », soutenue par Alexandre Millerand, ministre de la guerre.

Les mairaines de guerre sont le réceptacle des peines, des joies et brisent ainsi l'isolement exclusivement masculin dans lequel vivent les soldats. Les mairaines sont issues de toutes les classes sociales.

Les plus méritantes reçoivent un diplôme.





La vicomtesse Benoist d'Azy,
Marraine du fort de Douaumont

Comme marraines de guerres, les nombreuses femmes solidaires qui portent leur aide «aux gueules cassées» dans les hôpitaux en tant qu'infirmières volontaires.

Pour certaines femmes, cet engagement prend un sens concret, ainsi cette mère en deuil qui écrit à la « Famille du soldat » : *"Je n'ai plus de fils, je l'ai donné à la France. Rendez-m'en un autre dans la personne d'un soldat séparé des siens"*.

Certaines de ces relations restent amicales et éphémères, d'autres se transforment en véritables histoires d'amour mais toutes ont marqué marraines et filleuls. Elles ont eu leurs détracteurs ; pour les "pères-la-pudeur", la marraine de guerre devient un péril social scandaleux, le reflet du délabrement des mœurs !

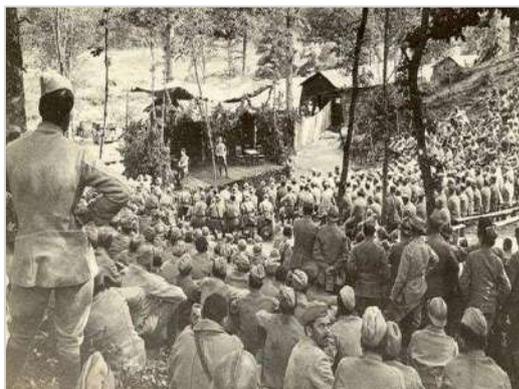
Néanmoins, cette institution a laissé un souvenir marquant qui explique sa réapparition en 1939.

Pour se distraire, les soldats mangent, boivent et fument lorsque cela est possible ; la pipe, permet de tuer le temps et de repousser les odeurs de charnier flottant dans les tranchées.

Certains se reposent, pendant que d'autres jouent aux cartes, aux dominos, aux dés ou aux osselets ; un jeu de cartes du poilu a vu le jour, il n'a pas eu beaucoup de succès.



L'administrateur de la Comédie-Française eut l'idée de créer un « **Théâtre aux armées** » pour divertir les soldats ; beaucoup de vedettes de l'époque participent à des représentations dont les comédiennes Béatrice Dussane (1888-1969) et Sarah Bernhardt, (1844-1923).



Théâtre aux armées, 15 juillet 1916

Sarah Bernhardt au Théâtre aux Armées

"J'aurais voulu mourir là, au milieu d'eux, si fraternels, si héroïques, si gais, si joyeusement, si simplement Français ! Non, il n'y a pas de théâtre somptueux, de publics de rois, de milliardaires, d'altesses et de grandes dames, qui vaillent ce public de soldats de France".

En octobre 1916, interrogée par la revue « Je sais tout », Sarah Bernhardt, n'a pas de mots assez forts pour exprimer sa joie de se rendre sur le front auprès des poilus.

Depuis plusieurs mois, la célèbre comédienne, pourtant âgée de plus de 70 ans et amputée d'une jambe, participe à des représentations pour divertir les soldats au sein du "Théâtre aux armées".

Sur le front, elle était transportée par des poilus en chaise à porteurs, ce qui lui a valu le surnom de "Mère La Chaise".

Certains soldats sont dans la vie civile des artisans très qualifiés – orfèvres, graveurs, dinandiers, mécaniciens de précision, etc. – ou des paysans faisant preuve d'une grande habileté manuelle dans la fabrication d'objets d'art populaire. Retrouver les gestes de leur métier d'avant la guerre leur permet de garder leur humanité. Contraints à l'inaction et à l'immobilité, ils trouvent, dans ce qui est appelé **l'artisanat de tranchées**, un passe-temps pour tromper l'ennui. **Il se pratique aussi bien en première ligne qu'à l'arrière.**

Au début, l'artisanat de tranchée est pratiqué par ces soldats artistes ou sculpteurs dans le civil, qui enseignent ensuite la manière de faire aux autres soldats. À partir de l'hiver 1914-1915, cet artisanat va connaître un développement considérable. Les poilus fabriquent de nombreux objets, de la vie courante (briquets, couteaux, bagues, boîtes à bijoux, tabatières, cannes, objets de piété, porte-plumes, encriers, etc.), ou décoratifs (figurines militaires, maquettes d'avions...) à partir des matières premières trouvées sur place : laiton et cuivre provenant des projectiles (douilles de balles, douilles et têtes d'obus, shrapnels) et de l'équipement individuel (quarts, gamelles, boutons, etc.), aluminium fondu servant à la fabrication de bagues, cuir, tissus, pierre et même paille et autres végétaux.

Le bois, facile à trouver, travaillé au couteau Opinel, est un matériau de prédilection. Il permet la création de nombreux objets comme des plumiers, des tabatières, des boîtes à bijoux, des jouets, des cadres à photos, des bas-reliefs, etc. Beaucoup de ces objets sont offerts aux proches lorsque le soldat revient en permission (cf. *la bague, en aluminium, de la photo ci-dessous, offerte par mon grand-père, poilu de 1914, à ma grand-mère, et gravée à son prénom, Elisa M*).

Douilles gravées et sculptées

Le laiton des douilles est repoussé et gravé. La douille de 75 mm est la plus souvent détournée. Elle devient un vase décoré de gravures ou de reliefs en ronde bosse obtenus par martelage, estampage et ciselage, souvent dans un style naïf et Art nouveau.

Les soldats y représentent des motifs sentimentaux - *le prénom de l'être aimé* -, légers - *dessins de femmes* -, patriotiques et militaires - *noms des batailles vécues*, ou plus simplement décorés de motifs végétaux et floraux.

Chaque objet raconte une histoire...



Instruments de musique pour s'accompagner en chantant



Les poilus ont également récupéré le miel des ruches abandonnées lors des évacuations pour fabriquer des bougies destinées à éclairer les abris souterrains.

Un artilleur résumait ses activités libres à « boire le jus, écrire une babillarde, voir aux totos, tendre des collets aux rats sous les couchettes », le fantassin lui, détaillait plus « ils sont 2 millions qui, entre 2 combats, dans les intervalles de 20 corvées, lisent, jouent aux cartes, s'amuse à composer de petits journaux, cisèlent des bagues, fourbissent des culots d'obus ».

Les poilus développent l'**argot des tranchées**. Le vocabulaire employé reflète leur environnement, tels que *cagna*, *crapouillot*, *boche*, *campuse*, *bleusaille*, etc.

Ainsi, dans un contexte où le risque de mourir est permanent, l'expression « avoir les jetons » revient régulièrement. Elle signifie qu'on a tellement peur que le corps se relâche, et les intestins aussi.

Des fraternisations tout au long de la guerre

En 1914, sur le front, des soldats allemands, britanniques et français ont cessé le feu et fraternisé le temps des fêtes de Noël. Il s'agit plus d'une trêve de fait qu'une fraternisation volontaire ; le film de Christian Carion, « Joyeux Noël » de 2005, met en scène ces événements.

Un an plus tard, les fraternisations de Noël ne se répètent pas de la même manière. Sachant ce qui s'était passé en 1914, les autorités ont fait très attention.

Cependant, de nombreuses fraternisations ont eu lieu tout au long du conflit : "Par exemple le 10 décembre 1915, entre les Français et les Allemands du côté de Neuville-Saint-Vaast dans le Nord-Pas-de-Calais. L'élément qui provoque la trêve, ce n'est pas Noël mais c'est la pluie.

Les tranchées sont inondées, il faut sortir. Les soldats ne tombent pas dans les bras les uns les autres tout de suite.

On se regarde d'abord avec méfiance. On s'est tiré dessus pendant des jours et des jours, peut-être que les ennemis vont recommencer, mais non, ils ne le font pas. On se rapproche et on fraternise."

Ces fraternisations n'empêchent pas la reprise des combats mais il arrive parfois que les soldats collaborent pour préserver la vie de leurs "nouveaux frères" !

Le chien utilisé dans l'armée française participe aussi à combler un besoin d'affection

Environ 100 000 chiens ont été employés par les différents belligérants durant le conflit dont 14000 pour l'armée française. Fourrières et chenils ont été vidés de leurs chiens, quels qu'ils soient.

L'usage des chiens par l'armée, devient officiel avec la création d'un service des chiens de guerre au sein de la direction de l'infanterie en décembre 1915 puis rattaché au cabinet du ministre au début de l'année 1917. Les chiens militaires sont employés pour des missions variées : mascotte, la surveillance, le transport, la transmission, etc., avec les chiens auxiliaires de sentinelles, de patrouille, estafettes, de trait, de garde, repérage des blessés sur le champ de bataille, auxiliaires d'aveugles de guerre et les chiens employés pour la dératisation des tranchées.

La trêve de Noël 1914

Au petit matin du 25 décembre, les Français et les Britanniques qui tenaient les tranchées autour de la ville belge d'Ypres entendirent des chants de Noël (*Stille Nacht*) venir des positions ennemies, puis découvrirent que des arbres de Noël étaient placés le long des tranchées allemandes.

Lentement, des colonnes de soldats allemands sortirent de leurs tranchées et avancèrent jusqu'au milieu du *no man's land*, où ils appelèrent les Britanniques à venir les rejoindre.

Les deux camps se rencontrèrent au milieu d'un paysage dévasté par les obus, échangèrent des cadeaux, discutèrent et jouèrent au football le lendemain matin.



L'emploi particulier des chiens de trait d'Alaska par les troupes alpines dans les Vosges à partir de 1915 connaît un grand succès.



Chien sanitaire et patriote

Les masques à gaz ont été adaptés pour toutes les races de chien. Pouvaient-ils haleter en courant avec un tel appareillage, on peut s'interroger !

Certains chiens deviennent les mascottes des régiments et sont tellement appréciés des soldats que ceux-ci peuvent se priver pour nourrir leur animal.

Ces chiens sont dressés, comme ils ont un odorat extraordinaire, ils sont utilisés pour détecter les attaques au gaz. Quand le chien commençait à aboyer les poilus comprenaient que les Allemands attaquaient aux gaz tout le monde mettait son masque à gaz, le chien y compris.



Le chien sert pour les transmissions : il est habitué à se déplacer de la tranchée de son maître-chien jusqu' au Quartier général, à l'arrière où il porte les messages.

Plusieurs chiens seront décorés ou honorés comme *Satan*, un chien qui sera porteur d'un message au fort français de Thiaumont, pendant la bataille de Verdun, pour demander à la garnison encerclée par les Allemands de tenir encore une journée, le temps que les renforts arrivent ; il sera blessé dans sa mission.

Le plus célèbre est *Stubby* (croisement de Fox terrier et Pitt Bull) qui servit dans le

102^{ème} régiment d'infanterie de la 26^{ème} division d'infanterie américaine. Il fut le chien le plus décoré de la guerre, obtenant même le grade de sergent ; il mérite qu'on raconte son histoire atypique (cf. encart). Sans doute serait-il classé chien dangereux de nos jours !



Le chien est parfois associé au poilu sur les monuments aux morts comme à Sainte Menehould (Marne).

La photo de gauche montre un chien amenant sur le front un **pigeon soldat**, également objet de toutes les attentions.



Exposés aux mêmes dangers et risques que les hommes, certains ont été décorés comme des soldats. Ce fut le cas du célèbre *Vaillant*, dernier pigeon du fort de Vaux, lâché le 4 juin 1916 à 11h30 pour apporter à Verdun un ultime message du commandant Raynal. Il eut

le privilège d'être cité à l'ordre de la Nation — *un fac-similé de cette distinction est conservé au colombier militaire du Mont-Valérien* — pour avoir transporté le message au travers des fumées toxiques et des tirs ennemis. Gravement intoxiqué par les gaz de combat, le pigeon arriva mourant au colombier mais soigné, il vécut encore quelques années

Les mulets, les chevaux ont également reçus des (grands) masques à gaz, ce sont des animaux précieux servant à transporter la nourriture des poilus et parfaitement adaptés pour marcher dans les boyaux des tranchées.

Maurice Genevoix dans « *Ceux de 14* » évoque souvent les animaux de la guerre ; plus de 11 millions de chevaux, d'ânes et de mules seront tués pendant la Grande guerre.

L'histoire du sergent américain Stubby, chien de guerre



En 1917, le soldat John Robert Conroy trouve un chiot de quelques semaines sur le camp de Yale, alors que les troupes américaines s'entraînent pour partir sur le front de la Première Guerre Mondiale ; il le nomme *Stubby*.

Stubby sympathise avec les troupes et devient tellement populaire auprès des soldats que son maître Conroy obtient l'autorisation de le garder à ses côtés à Yale.

Au moment de partir pour l'Europe, Conroy l'emmène alors avec lui, le cachant à bord des trains, des bateaux.

Une fois en Europe, le nouveau commandant découvre rapidement la présence de *Stubby*, mais accepte finalement sa présence, voyant à quel point il est aimé des soldats.

Stubby devient donc membre et mascotte de la 102^{ème} division d'infanterie, et rejoint la France avec les troupes.

Sur le front, en février 1918, face aux Allemands, *Stubby* s'habitue à vivre dans le feu des batailles, dans des conditions climatiques très difficiles.

Un jour, victimes d'une attaque au gaz, beaucoup d'hommes meurent dans d'atroces souffrances, et *Stubby* est blessé. Il est hospitalisé, et quelques semaines après son retour sur le front, les soldats réalisent que leur mascotte, suite à la première attaque chimique, sait reconnaître la moindre odeur de gaz... Il sauve de nombreux hommes de la deuxième attaque au gaz en donnant l'alarme et réveillant les troupes endormies.

Stubby se montre également très utile pour secourir les hommes blessés, il localise les appels à l'aide dans la langue anglaise. Il aide à transporter les blessés jusqu'aux tranchées.

Un jour, il permet la capture d'un soldat allemand qui s'est approché des tranchées pour espionner les troupes américaines. Lorsque les Américains accourent, attirés par le bruit, l'espion est à terre et immobilisé par le chien.

C'est alors que le commandant de la 102^{ème} division lui donne la distinction de Sergent.

Mais il est sévèrement blessé par une grenade et doit être soigné à l'hôpital de la Croix-Rouge où sa présence est d'une grande aide pour remonter le moral des soldats blessés.

Il se rétablit et retourne sur le champs de bataille. Lorsque la guerre prend fin en novembre 1918, le Sergent *Stubby* a servi dans 17 batailles en Europe.

Il recevra de nombreuses distinctions dont la médaille de Verdun, défilera dans plusieurs parades, rencontrera trois Présidents des Etats-Unis (Wilson, Harding et Coolidge).

A noter que des Françaises de Château-Thierry lui ont fabriqué un « uniforme » en peau de chamois sur lequel *Stubby* peut arborer ses nombreuses médailles et décorations.

C'est le chien de guerre le plus décoré au monde..... Mais le plus important: il a fini ses jours auprès de son premier maître.

II – UNIFORMES ET EQUIPEMENT DES POILUS, par Marc Charnotet

L'uniforme et l'équipement du fantassin Français de la première guerre mondiale se distinguent en plusieurs phases.

1. Le poilu d'août 1914, l'entrée en guerre

En France, le service militaire a été rallongé en 1913 pour une conscription massive. Cela lui permet de mobiliser presque autant d'hommes que l'Allemagne (20% en moins), soit près de **3,6 millions de soldats** alors qu'elle est deux fois moins peuplée.

Lors de l'entrée en guerre en août, le fantassin français est équipé du même uniforme que celui de la guerre de 1870.

En fait, l'Etat-major veut gagner cette guerre avec le même uniforme avec lequel la France l'avait perdu en 1870-71 : pantalon rouge garance et capote bleue. Pourtant cet uniforme, très voyant et n'est pas adapté à cette nouvelle guerre.

Cependant, depuis le 9 juillet 1914, la France a voté¹ le changement de la couleur de l'uniforme par un drap tricolore formé de 60% de laine bleu, 30% de laine garance et 10% de laine blanche (nuance tirant légèrement sur le violacé).

Mais est trop tard, la mobilisation générale est ordonnée le 2 août et aucune mesure n'est encore entreprise pour réformer l'uniforme.

Les grandes armées européennes, italiennes (en kaki), britanniques, russes ou allemandes² ont, quant à elles, déjà opté pour des couleurs plus discrètes. L'encombrement et le côté voyant font donc de l'uniforme français un des moins avantageux par rapport à ceux des autres armées. Même immobiles, les soldats français sont des cibles privilégiées.

Comment sont équipés les mobilisés d'août 1914 ?

En août 1914, l'uniforme des fantassins français se compose encore du pantalon rouge garance devenu son signe distinctif depuis 1829 et d'une longue capote (modèle 1877)

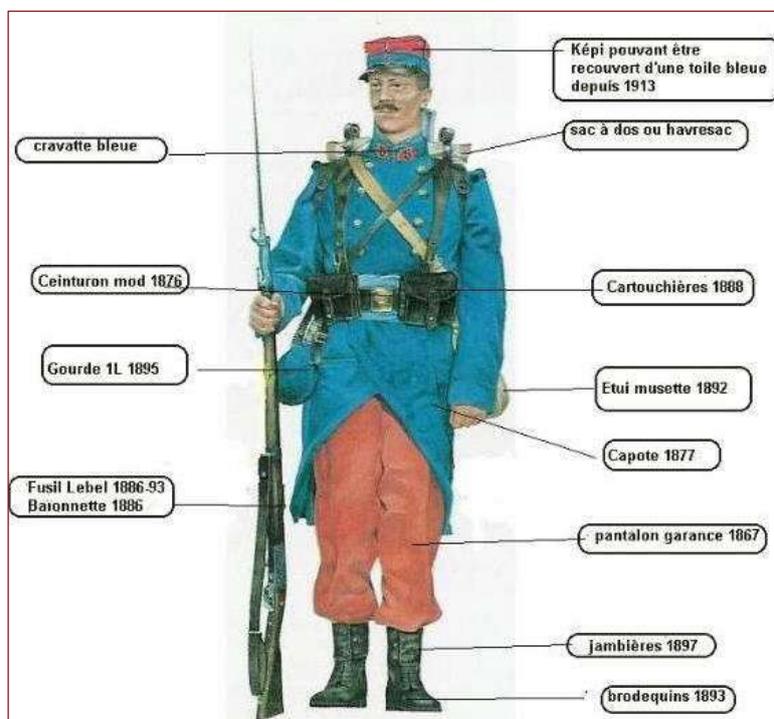
Le rouge-garance

La garance, de la famille des Rubiacées, est une plante utilisée depuis l'Antiquité pour la teinture rouge extraite de ses racines.

Pour sauver la culture de la garance qui périclité dans le Vaucluse, le roi Charles X décide en 1829, de faire colorer en rouge, pantalon et képi des hommes de troupes de l'Armée française.

Mais, dès les années 1880, le colorant rouge provient de l'alizarine produite par l'industrie chimique allemande.

La couleur «garance» des uniformes de 1914 est donc obtenue à partir de la teinture synthétique achetée aux Allemands.



¹ Les généraux sont contre la modification de l'uniforme, excepté Joffre ; pour eux, c'est un honneur d'affronter le soldat et celui-ci ne doit pas se cacher.

² De couleur *Feldgrau* (gris verdâtre) déjà présente dans la campagne de Chine de 1906-1908.

gris de fer bleuté fermée par deux rangs de boutons ce qui permet de tenir chaud mais consomme plus de tissu qu'une seule rangée de boutons.

Le pantalon est enserré au niveau des mollets par des guêtres en cuir lacées. Le soldat est chaussé de brodequins en cuir avec semelles cloutées.

Le képi (modèle 1884) à turban garance et bandeau bleu, est recouvert, en campagne, d'un couvre-képi bleu.

Le ceinturon porte trois cartouchières en cuir et la baïonnette dans son fourreau.

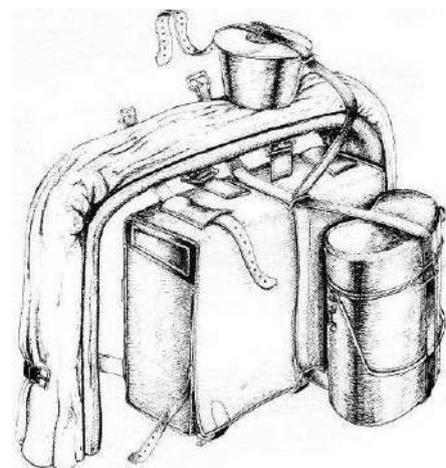
Mais l'essentiel de ce qui constitue son équipement se trouve à l'arrière, sur son dos bien-entendu

Ainsi, le fusil Lebel (modèle 1886/93) est porté au dos.

Mis au point en 1886, c'est le premier fusil à répétition de l'armée française qui permet un tir plus rapide et à plus longue portée, 450 mètres au maximum. Même à 250 mètres, il peut traverser un homme dans les parties molles et casser des os. C'est une arme puissante et précise qui constitue un progrès et explique les pertes considérables des premières batailles de mouvement de l'été 1914. Mais il est encombrant, plus d'1,80 mètre avec la baïonnette et pèse plus de quatre kilogrammes. Il sera l'objet d'améliorations, parfois du fait des soldats eux-mêmes, comme en témoigne l'exemplaire trafiqué pour s'adapter à la morphologie des tranchées.

Le havresac (dit sac « as de carreau ») est un sac de toile cirée renforcé par un cadre en bois. Dans ce sac, il y a toute la vie du soldat : *sa gamelle, des couverts, une gourde, une boîte à biscuits, une couverture, des effets personnels, une pipe et du tabac, un briquet, des photographies, des lettres...* Sur le havresac sont arrimés plusieurs équipements collectifs ou individuels (une couverture, une pelle par exemple). Le poilu porte donc quelque trente kilos sur le dos. Seule la gamelle individuelle trône invariablement sur le sommet du sac, inclinée vers l'arrière pour permettre le tir couché. Une musette, en toile de lin ou de chanvre, complète l'ensemble.

Le fantassin est également équipé d'une gourde (modèle 1895) d'une contenance d'un litre ou de deux litres pour l'eau et surtout le vin ou la « *gnôle* » (alcool fort) : certains soldats pouvaient dire « *c'est grâce au bidon de deux litres que nous avons gagné la guerre* ».



Le bidon se porte en bandoulière grâce à une sangle de cuir réglable, c'est un bien précieux pour le soldat : « *Un souci me hante, celui de mon bidon, perdu par un homme qui devait me le rapporter plein d'eau, et que je n'ai plus revu. [...] J'ai mon sabre, j'ai mon képi, j'ai mon sac. Mais je n'ai plus mon bidon. [...] Plus de bidon ! C'est un malheur.* » écrit Maurice Genevoix dans son recueil « *Ceux de 14* ».

Au début de la guerre, les magasins d'habillement dévalisés compensent la pénurie de drap de laine en fournissant des modèles simplifiés de képis gris bleu ou bleu clair, des pantalons en velours côtelé, marron ou bleu ou une capote à simple boutonnage dessinée par le couturier Poiret en septembre 1914.

Le barda

Ce mot « barda » ramené dans les bagages des soldats français positionnés en Afrique, désignait, en Arabe, *le bât de l'âne*, la selle destinée à arrimer la charge.

Les fantassins, voyant ces animaux souffrir sous la charge eurent vite fait l'amalgame avec le poids qu'ils avaient eux-mêmes à transporter partout dans leurs déplacements sous un soleil perpétuel.

Les poilus l'avaient toujours sur le dos, tant dans leurs déplacements pour aller d'une ligne à l'autre que pour monter au front.



2. Le poilu de l'hiver 1914, camouflage de rigueur

Dès décembre 1914, des commandes du nouveau drap tricolore sont passées en urgence.

Cependant, l'Allemagne étant, avant la guerre, notre première importatrice de colorants garance, la France décide de retirer la couleur rouge de son nouveau drap tricolore et de doter les fantassins d'un uniforme de couleur « **bleu horizon** », fait de 35 % de fils écrus, 50 % de fils bleus et 15% de fil bleu ; il va devenir le symbole du poilu de 14-18 et de la guerre de tranchées.

Les bandes molletières (2,60 mètres de long) remplacent les guêtres en cuir très inconfortables. C'est le modèle bleu foncé des troupes alpines qui est choisi.

Les premiers uniformes arrivent au début 1915, mais vu le nombre de soldats à rhabiller en uniformes bleu horizon, l'armée ne sera entièrement équipée qu'à partir de l'automne 1916 ; sauf pour l'armée d'Afrique, qui reçoit des tenues kaki à dominante moutarde.

Dans l'urgence, et prioritairement, l'armée distribue des couvre-képis et des couvre-pantalons de couleur bleu afin de dissimuler le plus possible la couleur rouge de l'uniforme. Les hommes qui n'ont pas encore perçu le couvre-pantalon ont l'ordre strict de porter les pans de la capote relâchés afin de cacher le plus possible leur pantalon.

Pour diminuer la brillance de la grosse plaque en cuivre du ceinturon et les boutons de la capote, les hommes les ternissent avec du cirage noir.

N'imaginant pas que la guerre allait durer jusqu'à l'hiver, l'armée manque de vêtements chauds. Les soldats se procurent des peaux de bêtes, des pulls, des écharpes et autres vêtements chauds envoyés par leurs familles ou récupérés dans les villages dévastés et abandonnés.

Les formes et les couleurs de ces effets civils sont des plus diverses. Pas un homme n'est vêtu comme son voisin.

Du képi au casque Adrian, modèle 1915



Le képi en toile n'est d'aucune utilité surtout dans les tranchées où est massivement utilisée l'artillerie.

Pour protéger la tête des soldats, l'Etat-major commande à la société Japy et fait distribuer, au cours de l'année 1915, 700.000 cervelières ou calottes métalliques de 0,5 millimètre d'épaisseur à placer sous le képi ; protections aussi peu pratiques qu'inopérantes qui finissent souvent en ustensiles de cantine, bols à raser ou récipients à cartouches.

Le sous-intendant Louis Adrian met au point le premier casque métallique français, inspiré des coiffures militaires du Moyen Age (*la bourguignotte*).

Il a été conçu, en avril 1915 sur ses indications, par le contremaître Louis Kuhn des usines Japy.

Accepté, il est commandé à 1.600.000 exemplaires le 5 juin 1915, mais sa distribution massive commence seulement lors des grandes offensives de septembre 1915.

Double de cuir de mouton, il se compose d'une bombe métallique de 0,7 millimètres d'épaisseur sur laquelle sont rivetés un cimier, une visière et un couvre-nuque. A l'avant du casque est agrafé par des pattes métalliques l'attribut caractéristique de l'arme (infanterie, artillerie, chasseurs à pied, etc.) qui renseigne sur le service dans lequel combat le soldat. Des bandes d'aluminium ondulé assurent à la fois son maintien sur la tête et l'aération.

Le nouveau casque est peint en gris artillerie ; la couleur du canon de 75 ; il existe en trois tailles et pèse entre 670 et 750 grammes.

Les Allemands développent le casque d'acier dit « *Stahlhelm* » en 1916 (casque fait d'une seule pièce) pour remplacer le casque à pointe en cuir.

Les Italiens utiliseront le casque Adrian durant ce même conflit et il sera exporté après la guerre.

Ce casque est légèrement amélioré en 1926 et servira en 1940, il a été largement distribué à la défense passive de l'époque.

3. Le poilu de 1915, les tranchées

La grande majorité des soldats sont vêtus d'un képi et d'une capote bleue mais subsiste le pantalon rouge qui a été recouvert d'un sur-pantalon au début de l'hiver.

Le premier uniforme comprend un petit foulard de 1,50 mètre qui sert à se protéger le cou de la laine très rêche de la capote.

A souligner que cette capote prend l'eau et devient alors très lourde lorsqu'il pleut (jusqu'à plus 8 kilogrammes) et est très difficile à sécher.

Cependant, il n'y a pas assez de tissu bleu qui est réservé en priorité pour le képi et la capote ; des culottes civiles (de chasse ou de travail) en velours marron, brun ou beige sont alors distribuées aux troupes.

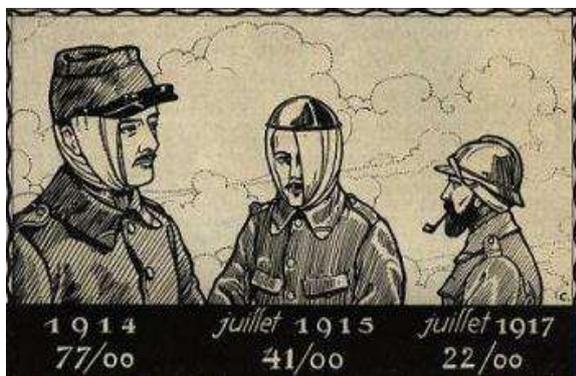
En 1915, l'Etat-major adopte un boutonnage croisé sur les capotes, ainsi les soldats sont-ils mieux protégés du froid, des poches sont ajoutées au niveau des hanches pour porter plus de munitions.

La première attaque aux gaz lancée par les Allemands survient le 22 avril 1915 à Ypres en Belgique. Aucune protection n'est prévue : en 3 jours, des tampons contre les gaz sont conçus et commencent à être distribués. On y ajoute des lunettes pour protéger les yeux ; lunettes de motocyclistes, apiculteurs, soudeurs...

Le second semestre 1915 voit également l'arrivée d'un élément très important, le casque d'acier "Adrian". Cet ajout a été rendu indispensable par l'augmentation des blessures à la tête.

Les officiers ont le même casque, en aluminium ou en liège ; il ne pèse que 180 à 200 grammes.

Le soldat cuirassier est équipé comme au XVIII^e siècle avec son casque à crinière - deux régiments ont ce casque, les cuirassiers et les dragons.



1914 à 1917 : Képi, calotte et casque Adrian
Les blessures à la tête en %

Les protections contre les gaz se multiplient et progressent sans cesse, en même temps que les gaz eux-mêmes. Les nouveaux masques que l'on nomme désormais des compresses ainsi que les lunettes sont plus volumineux et enveloppent plus nez et yeux. Les lunettes sont désormais fabriquées et homologuées par l'armée.

L'équipement s'adapte à la vie dans les tranchées : périscope de poche à fixer au bout du fusil, pinces coupes barbelés, y comprises des pièces d'armures comme au Moyen Age.

4. Le poilu du printemps 1916, l'année de Verdun

L'adoption en urgence du couvre casque est rendue nécessaire du fait de la brillance de la peinture du casque Adrian sous les rayons du soleil. Beaucoup de tués par balle au crâne étaient constatés.

Création des chevrons de présence aux armées et de blessures, respectivement placés en haut du bras gauche et du bras droit.

Apparition du nouveau masque à gaz M2 et de sa boîte métallique ; il se positionne en une seule opération.

Adoption du fusil Berthier pour les fantassins : c'est une arme maniable et plus courte que le Lebel ; plus pratique dans des tranchées. Ces fusils sont dotés de baïonnettes



Poilus revêtus de peau de mouton
contre le froid

notamment celles du Lebel surnommées « Rosalie ». S'y ajoute des couteaux de combats, le « Vengeur ».

5. Le poilu des années 1917 et 1918

Cette dernière figuration va fixer la silhouette des statues de nos monuments aux morts.

Nouveau casque Adrian, débarrassé du couvre casque, souvent sale, ce qui contribuait à accentuer les blessures à la tête. Ce nouveau casque est moins brillant lors de sa fabrication. Par ailleurs, il est demandé aux hommes qui possèdent encore le casque 1^{er} type de le repeindre d'une peinture plus mate.

La capote redevient à double boutonnage pour mieux protéger la poitrine et remédier à de nombreux cas de tuberculoses. Ses collets deviennent de forme losange.

Apparition du masque à gaz modèle ARS et sa boîte métallique caractéristique. Premier masque moderne conçu avec une cartouche que l'on peut dévisser et changer.



• **Les tankistes de 1917-1918**

C'est le 16 avril 1917, au Chemin des Dames, que les chars d'assaut français sont utilisés pour la première fois.

A ce moment, aucun uniforme particulier n'est prévu pour les équipages de chars, ils sont vêtus comme les artilleurs, en se débarrassant néanmoins des bretelles de suspension et des cartouchières. Rapidement, des adaptations sont réalisées pour s'adapter au mieux aux spécificités de cette nouvelle arme :

- Le casque Adrian s'avère totalement inapproprié dans l'espace exigu des chars, il subit plusieurs modifications : visière avant et au cimier.

La visière avant du casque, trop longue, ne permet pas au soldat de s'approcher suffisamment des meurtrières, elle est donc découpée sur l'avant du casque et repliée afin de ne pas être tranchante. Cette modification est réalisée de manière "

- artisanale " par les soldats. Beaucoup de tankistes ajoutent sur l'avant un bourrelet en cuir qui a l'avantage de fournir " un repose front " plus confortable lorsqu'ils sont aux fentes d'observation. Cependant, cette partie de cuir ne sera jamais réglementaire durant la guerre.
- La capote est remplacée par une veste en cuir, plus confortable et plus résistante.
- Adoption du pistolet Ruby et du poignard « Vengeur ».

• **Les pilotes 1917-1918**

Les aviateurs sont des officiers et ils sont habillés comme tels. Tout au long du conflit, ils sont soumis aux mêmes règlements.

Ils disposent toutefois de plusieurs effets nécessaires à leur fonction :

- Le casque d'aviation (modèle "Roold")
- Les vêtements de fourrure (manteau, sur-pantalon, combinaison et moufle) pour résister au froid en altitude (2200 à 2800 mètres pour survoler les lignes ennemies en échappant aux canons spéciaux).
- Les bottes d'officier.



III – PRESENTATION DES EQUIPEMENTS ET OBJETS DE POILUS EXPOSES, par Marc Charnotet

Parmi les pièces exposées, les plus significatives sont décrites ci-après.

1. Uniformes

Le cuirassier est un cavalier militaire lourdement équipé et armé. Les cuirassiers étaient protégés par une cuirasse, ce qui leur a donné leur nom. Les premiers cuirassiers ont fait leur apparition en France en 1665.

La puissance de feu des armements modernes rend la cuirasse dérisoire (voire dangereuse, lorsque le métal pénètre dans la plaie à la suite du projectile). De toute la cavalerie française, ce sont les cuirassiers qui en feront la plus cuisante expérience en août 1914.



La cuirasse, le casque à crinière et le sabre sont caractéristiques de l'équipement du cuirassier (régiments des cuirassiers et des dragons).

A gauche, zouave des troupes d'Afrique d'infanterie légère; ils portaient le sarouel de 32 plis qui développé fait 1,80 mètre de largeur. Les zouaves seront parmi les régiments les plus décorés.

Suit un uniforme américain, c'est un **sammy** dont notre conférencier avoue avoir oublié d'apporter le casque et la crécelle d'alarme contre les gaz.



La crécelle

La crécelle est un petit rochet manuel en bois qui émet un bruit assourdissant quand on le tourne rapidement.

Les soldats utilisaient la crécelle comme alerte contre les attaques chimiques. Elle s'est avérée très efficace.



2. Les coiffures

La cervelière que l'on posait sous le képi est rare à trouver car il y en eut peu et elles ont disparu dans l'artisanat de tranchées.

Képi d'officier sous deux aspects : avec petite palette visible sur le dessus identifiant le grade et palette rabattue pour éviter d'être visé à la sortie des tranchées.

L'officier français était tenu d'acheter son matériel, képi, uniforme, capote ; il se servait à généralement à La Belle Jardinière à Paris, seule la troupe était fournie en matériel.



Le **casque Adrian** est de forme classique, avec une visière et un garde-nuque, un cimier destiné à amortir les chocs verticaux le surmonte. Il est prévu de représenter chaque arme par un simple attribut métallique agrafé sur l'avant. Ces attributs reprennent la symbolique déjà existante, en l'adaptant. Tous comportent les lettres R.F. (République française).



Plus de vingt millions de casques Adrian seront produits. La France en fournira à plusieurs de ses alliés, dont certains le fabriqueront par la suite.

La photo de gauche porte *la grenade à 12 flammes*, symbole ancien de l'Infanterie ; c'est le plus répandu des attributs.

On retrouve encore : *la grenade brochant sur canons croisés*, symbole de l'Artillerie, *le caducée* entouré de

feuilles de laurier et de chêne qui identifie le service de santé (photo de droite), *le corps de chasse* pour les chasseurs alpins et à pieds, etc.

Casque à pointe allemand : (en allemand *Pickelhaube*) utilisé par les armées prussiennes, puis allemandes au XIX^e siècle et début du XX^e siècle. Sa pointe devait protéger les fantassins des coups de sabre de la cavalerie. Il fut remplacé en 1916 par le *Stahlhelm* (littéralement « casque d'acier »), porté par les troupes allemandes jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Dès 1916 l'expérience des combats a fait réaliser que cette coiffure ainsi ornée était beaucoup trop visible et attirait le regard et les balles de l'ennemi. Les fantassins ont donc retiré graduellement la pointe de leur casque.



Képi troupe, bleu horizon



Casque d'officier



Colback de hussard prussien -cavalerie-



Coiffure d'apparat de général



Stahlhelm

Le Stahlhelm comporte une plaque de blindage de 3,4 kilogrammes, deux boulons de fixation et une jugulaire sur l'arrière



Gros plan sur la tête de Minerve **d'un casque de gendarme français**.

Casque de général de brigade, en aluminium, compagnie d'Afrique, avec jugulaire tressée (*en bas à gauche*) puis casque moutarde de l'Infanterie coloniale (*au centre*) et un casque portant un impact d'ogive sur le côté.





Casque de l'Intendance :
Rare à trouver



Casque à visière Dunand

En 1916, le médecin aide-major Polack et Jean Dunand proposent une visière en métal qui s'adapte sur l'avant du casque Adrian.

De petites persiennes au niveau des yeux permettent de voir et de protéger la face du soldat.

De même principe que la visière Polack, la visière Dunand se fixe sur l'avant du casque Adrian à l'aide de vis mais elle a l'avantage de s'adapter à toutes les tailles de casques.

Elle est composée de 2 plaques de tôle arrondies qui peuvent glisser l'une sur l'autre. Ce principe offre ainsi plusieurs hauteurs de protection suivant que l'on déploie totalement les 2 plaques ou non. Les premiers essais débutent le 10 janvier 1917.

Autre forme de visière, le loup en cottes de mailles pour les casques de tankistes.

L'intérieur d'un casque Adrian.

Masque facial grand froid pour les pilotes ; difficile à trouver car il y eut peu de pilotes.



3 Les protections contre les gaz



Hiver 1915-1916
Lunettes T et tampon P2



1917
ARS 17

Les premiers moyens utilisés pour lutter contre les gaz furent assez rudimentaires. On distribua aux soldats des sachets contenant des compresses à mettre devant la bouche et le nez à l'aide de deux cordons, ainsi que des lunettes de chauffeur.

Les protections anti gaz

Mai 1915 : de simples lunettes de protection pour motocyclistes.

Hiver 1915-1916 : Lunettes perfectionnés « T » accompagnées d'un tampon dit « tampon P2 ».

Printemps 1916 : Le masque « M2 » apparaît avec différents étuis : le premier en toile puis métallique recouvert de drap bleu horizon et enfin un boîtier cylindrique peint.

1917 : L'ARS 17 (Appareil de respiration spécial) apparaît, il est très perfectionné et est équipé d'une cartouche filtrante ; il est appelé « groin de cochon ».

Conçu en 1917, il ne sera distribué aux troupes que très tardivement, vers 1918.

Ces compresses étaient différentes suivant les gaz lancés par l'ennemi.

A partir d'octobre 1915, les soldats français reçoivent une sorte de « cagoule » qui enveloppe tout le visage et qui contient un tampon réunissant plusieurs des substances employées dans des compresses différentes. Cette « cagoule » est placée dans une boîte métallique.

Dans son livre, « Le drame de l'Yser », le général Mordacq a écrit : « *En même temps, l'action des gaz sur les voies respiratoires se faisait sentir : brûlures de la gorge, douleurs thoraciques, essoufflements et crachements de sang, vertiges. Nous nous crûmes tous perdus.* »

4. Le petit matériel : les bidons modèle 1877, pour l'eau et le « pinard ».

Le vin pendant la Grande guerre :



Bien avant la guerre, le vin faisait déjà partie de l'approvisionnement réglementaire des soldats français. On l'appelait le quart du soldat ; chacun recevait une dotation de 25 cl de vin par jour.

Dès fin 1914, le vin va s'imposer comme un élément important pour préserver le moral des troupes.

De plus, le conflit coïncide avec des récoltes très abondantes, la guerre donne un débouché aux stocks de vin.

Le vin vient essentiellement des vignobles à gros rendement du Sud de la France ou des grands vignobles industriels d'Algérie. Mais souvent son origine est assez indéterminée (assemblages divers). Il titre à 8° ou 9° seulement ; on lui ajoute parfois de la quinine et du sucre pour l'effet « coup de fouet » !

Grâce à la réquisition de près d'un tiers de la production nationale, les troupes reçoivent ainsi entre 10 et 15 millions d'hectolitres par an.

Le vin permet aux poilus de supporter l'enfer de la vie dans les tranchées et devient un symbole patriotique. « *J'ai comme toi, pour me reconforter le quart de pinard qui met tant de différences entre nous et les boches* », écrit Guillaume Apollinaire.

Au front, « le quart », reconnu insuffisant, est doublé par le Parlement en janvier 1916, avant d'atteindre trois quarts de litre deux ans plus tard !

Des convois spéciaux vont être mobilisés pour apporter le vin au plus près des tranchées.

La guerre a popularisé le vin, lui a donné une nouvelle image : il devient un breuvage national et patriotique. Le maréchal Pétain lui-même écrira plus tard une ode au vin français, dans



Le « pinard »

Du nom du médecin Adolphe Pinard (1844-1934), ce mot qui désigne un vin de piètre qualité serait une dérive du cépage Pinot.

Le maréchal Joffre, fils d'un tonnelier de Rivesaltes, glorifie le général Pinard qui a soutenu le moral de ses troupes. Quant aux soldats, ils invoquaient Saint Pinard.

"Le pinard c'est de la vinasse. Ça réchauffe là où ça passe. Vas-y, Bidasse, remplis mon quart. Vive le pinard, vive le pinard !"

Nombreux sont les poilus à siffloter cet air rendu célèbre par le chanteur comique Charles-Joseph Pasquier, dit Bach, incorporé au 140^{ème} régiment d'infanterie de ligne.

Dans les chansons, sur les cartes postales ou sur les affiches publicitaires, les poilus sont souvent représentés un verre à la main.

Un jargon nouveau voit même le jour pour désigner les rations : un 75 est un canon, un 105, une chopine, un 120 court, un litre de vin pur, et un 120 long, un litre de vin additionné d'eau.

Peu importe le flacon : pour toute l'armée, du simple poilu au haut commandement, « Le père Pinard » est un « Père la victoire ».

laquelle il explique que c'est grâce au vin que les poilus ont remporté la guerre !

Le bidon à 2 ouvertures date de 1877. Il est en métal et d'une contenance de 1 litre. Il est recouvert de toile de couleur "gris de fer bleuté" et possède une anse de cuir de couleur noire.

Il est habituellement porté sur le côté droit pour éviter qu'il s'entrechoque avec la baïonnette. En 1915, suivant la réforme, il est recouvert de tissu de nuance bleue et l'anse devient de couleur fauve.

Certains soldats ont trouvé l'idée d'agrandir ce bidon métallique en tirant à l'intérieur avec une balle à blanc, le souffle faisait gonfler l'ouïe ; certains bidons pouvaient ainsi contenir un peu plus.

Le tabac de troupe est distribué aux soldats, le plus souvent sous forme de scaferlati (également



Stock de paquets de tabac, petit gris.

Tous datés de 1916.

appelé « perlot » ou « gris »), généralement fumé à la pipe.

L'Association « La Pipe du Soldat » envoie des colis de tabac aux soldats du front en paquets de 50 ou 100 grammes, avec des emballages grossiers de papier, scellés par l'étiquette officielle : « *Armée. Tabac à fumer, scaferlati pour les troupes* ». On continuera ensuite de le distribuer aux conscrits.

Le tabac : de la pipe au tabac roulé

La Grande Armée a joué un rôle dans l'implantation du tabac à rouler et de la cigarette : les grognards de Napoléon fumaient la pipe ; mais lors de la Guerre de Crimée, les officiers français, amateurs eux aussi de pipe ou de cigares, ont ramené dans les salons parisiens la pratique de leurs alliés ottomans : un tabac roulé dans une feuille de papier.

5. Les armes

Le pistolet semi-automatique **Ruby**, calibre

7,65 mm, est livré à partir de 1915 ; il s'enraye facilement.

Le Star, calibre 7 mm, pistolet d'officier sort en 1917, sans remplacer le précédent.

Le premier fusil mitrailleur, le **Chauchat**, est totalement inadapté aux combats car le



contenir 10 cartouches (arme longue portée).

Lors de son adoption par l'armée française, en 1886, il s'agit du premier fusil militaire à répétition manuelle tirant des cartouches de petit calibre à poudre sans fumée, de calibre réduit permettant aux soldats d'emporter d'avantages de munitions. Le modèle 1886-93 est le modèle le plus répandu pendant la Grande guerre et il fut encore largement utilisé pendant la seconde guerre mondiale.



Fusil Lebel, modèle 1886



De gauche à droite : Star et Ruby

ressort est apparent, le chargeur est en demi-lune et la boue pénètre à l'intérieur le rendant totalement inefficace.

Le fusil Lebel 1886, modifié en 1893 (du nom du colonel Nicolas Lebel) : Il est de calibre 8 mm et peut

C'est le premier fusil à chargeur à avoir été produit massivement. Puis on adopte le fusil 07/15, se chargeant aussi rapidement que le Mauser allemand, et tirant la même cartouche que le fusil Lebel.

Le Lebel est dépassé par le Mauser allemand

(clip chargeur de 5 cartouches, plus facile à recharger) : quand le soldat français a tiré et rechargé une fois, le soldat allemand a vidé son chargeur de 5 cartouches.

Toutefois, le fusil Lebel est apprécié des soldats par sa précision et son confort de tir. Ce fusil est très long, quand il est équipé de sa baïonnette, l'arme atteint 1,89 mètre. Il existe un fusil par compagnie, équipé de la lunette de tir (modèle difficile à trouver).

Le premier modèle de baïonnette de 1886, **baïonnette Lebel, surnommée Rosalie**, mesure de 52 à 64 centimètres selon les modèles, pour un poids d'environ 460 grammes, se place sous le canon du fusil, nouveauté à l'époque. Elle possède un quillon arrondi en haut du manche.

Quand le soldat rampe, le quillon se prend souvent dans les fils barbelés rendant la progression gênante, il est supprimé fin 1915.

Contrairement aux baïonnettes anglaise et allemande, la baïonnette française n'est pas une lame, mais une pique cruciforme et très pointue qui peut s'avérer redoutable.

Avec la guerre des tranchées, les corps à corps sont de plus en plus fréquents. Petit à petit, les soldats se



Baïonnettes Lebel, avec et sans quillon



servent de leur poignard, beaucoup plus maniable et moins encombrant que la baïonnette.

Bien qu'il existe un modèle de poignard réglementaire, le Coutrot, l'armée autorise l'utilisation de poignards artisanaux, souvent réalisés avec des baïonnettes coupées et aiguisées fixées sur des manches en bois.



Couteau « Le vengeur »

Le poignard modèle 1916, ou le surnom courant, venant des poilus, le "vengeur de 1870" ou simplement, "**le vengeur**" est largement utilisé et s'accroche au ceinturon.

Des couteaux de boucher et des baïonnettes raccourcies sont fournis aux nettoyeurs de tranchées (couteaux clous ou à tige de fer simplement recourbée et aplatie à l'extrémité pour en faire une arme).



Les Allemands utilisent le **lance-flammes** pour la première fois en 1915 ; il sème la panique mais reste dangereux pour les soldats qui l'utilisent à cause de sa bonbonne de gaz qui peut facilement exploser. Il y eut peu de lance-flammes français.

6. Les objets de la vie du soldat

La lanterne de tranchées à bougie, pliante, type Montjardet, modèle 1910. Elle est de section triangulaire, en fer blanc. Elle est fournie avec étui en toile et 2 bougies de suif.

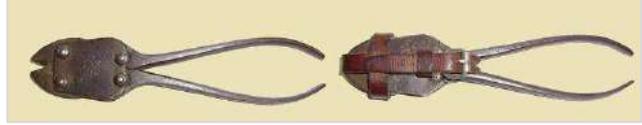
La diffusion de la lumière est assurée sur les trois faces par une plaque de verre renforcée d'une plaque de mica.



Lance-flamme français en exercice



Une patience (*cf. photo de gauche*) et sa brosse pour nettoyer les boutons sans salir l'uniforme, un martinet pour retirer la poussière de ses vêtements et un kit de couture avec à l'intérieur une bobine de fil, une aiguille et un dé à coudre ; un nécessaire de toilette (miroir, boîte à lames de rasoir, crème à raser, brosse à dent).



Le moulin à café en fer qui s'adapte sur toutes les gamelles.

La boîte double de graisse qui contient d'un côté la graisse pour le fusil et de l'autre la graisse pour les brodequins.

Les coupe-barbelés, petits et grands modèles, fabriqués par Peugeot

La pelle pioche, une par section, la hache à main, la scie articulée, modèle 1879 avec ses 2 poignées amovibles en bois et sa sacoche de rangement.

La pelle aux nombreux usages : pour creuser, pour se battre. Certaines pelles ont été percées d'un trou et sont devenues des masques de protection pour l'observation des lignes ennemies.

La serpette règlementaire, la scie, une par section dans un étui en cuir

Photo de droite, bouteille marquée Docteur Pinard, découverte à Verdun par notre conférencier.



7. Les objets de « l'Art des tranchées »

Les douilles d'obus vides, les fusées (partie supérieure qui coiffe les obus), les munitions, les décorations, les pièces de monnaie et autres objets métalliques sont transformés en vases, en encriers, en presse-papiers, en briquets, en bagues ou en modèles miniatures de chars, d'avions et autres. Les morceaux de métal sont fondus, découpés, soudés puis gravés ou ornés de cartouches de fusil, d'insignes comme le bouton d'uniforme ou la balle de pistolet utilisés pour faire des bagues.

La religion a également sa part dans cet artisanat avec une production d'objets de culte destinés aux aumôniers, des calices, des bénitiers, mais aussi des crucifix ou médailles que les poilus portaient autour du cou.

L'ingéniosité déployée dans l'artisanat de tranchée est en effet d'autant plus étonnante que les poilus n'ont que les « moyens du bord » pour fabriquer ces objets. Afin de ne pas alourdir leur équipement, ils limitent au maximum leurs ustensiles et ont surtout recours aux outils qui composent l'attirail standard du soldat : ils emploient par exemple leur cousette ou leur couteau pour graver et leur casque comme récipient pour fondre le métal. Avec la mise en place des permissions, chaque poilu veut ramener chez lui un souvenir des tranchées.

Au départ très spontané, l'artisanat de tranchée prend rapidement beaucoup d'ampleur.



L'engouement qu'il suscitait à l'arrière, parmi les civils, conduisit à la création d'une véritable industrie.



EN MEMOIRE D'UN POILU MORESTELLOIS, MAURICE TROLLET

Parti soldat de 2^{ème} classe en août 1914, il termina la guerre comme adjudant-chef ; il fut blessé deux fois, il reçut cinq citations, la croix de guerre, la médaille militaire.

Il sera fait chevalier de la Légion d'honneur en 1956.

Maurice Trolliet se plaisait à raconter avec humour une anecdote qui illustrait l'illettrisme de certains poilus.

« C'était en plein hiver 1914-1915. Dans les tranchées, une sentinelle sortait de temps en temps à l'extérieur pour s'assurer que tout était calme.

Lorsque ce fut mon tour, je revins en disant « Oh là, là ...il fait un froid de Sibérie ! ».

Dans ma compagnie, il y avait un autre adjudant, de métier, meneur d'hommes, mais inculte.

Lorsque ce fut son tour d'être sentinelle, il revint en nous disant qu'il faisait un froid « d'au moins 8 béries ! »

III – QUELQUES CHANSONS DE 1914-1918

De revanchardes après la défaite de 1871, elles deviennent guerrières et patriotiques au début de la guerre, puis amusées et enfin contestataires ; les chansons ont été très présentes aussi bien sur le front qu'à l'arrière.

Une chanteuse, Amiati, s'est faite spécialiste du répertoire de la chanson revancharde, passage obligé de tout spectacle de café-concert de la fin du XIX^e siècle :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
créée en 1871.

*Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et, malgré vous, nous resterons Français,
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais.*

Le fils de l'Allemand, de 1882.

La chanson raconte l'histoire d'une nourrice lorraine restée fidèle à la France et que vient solliciter un officier allemand dont la femme est morte en accouchant. La nourrice, par patriotisme, rejette l'idée d'allaiter ce bébé.



*Va, passe ton chemin,
Ma mamelle est française,
N'entre pas sous mon toit, emporte ton enfant
Mes garçons chanteront plus tard
la Marseillaise
Je ne vends pas mon lait au fils d'un Allemand.*

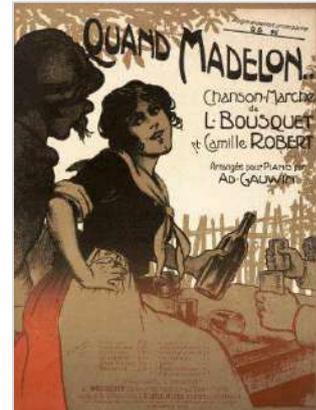
Lorsque éclate la guerre, les chansonniers sont appelés à motiver les troupes dans les théâtres à l'arrière du front. Le comique troupier est à la mode. Charles-Joseph Pasquier dit Bach ressort alors **La Madelon**, chanson créée en mars 1914 qui fut d'abord un échec, mais rapidement, elle va se répandre le long de la ligne de front, et devenir un hymne militaire...

La Madelon incarne l'amie de chacun et la mère de tous, qui éconduit ainsi son soupirant :

*Et pourquoi prendrais-je un seul homme,
Quand j'aime tout un régiment (...)
Tu n'auras pas ma main,
J'en ai bien trop besoin,
Pour leur verser du vin.*

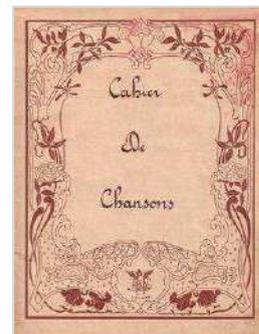
Elle exprime le manque affectif du poilu :
La servante est jeune et gentille

*Légère comme un papillon
Comme son vin son œil pétille
Nous l'appelons la Madelon
Nous en rêvons la nuit,
Nous y pensons le jour,
Ce n'est que Madelon,
Mais pour nous c'est l'amour.»*



Au front, sur les premières lignes, le silence de l'attente et le fracas des bombardements éloignent toute musique.

Mais à l'arrière, les soldats passent le temps et se distraient en chanson. On chante les airs célèbres à Paris ou les chansons traditionnelles, on les adapte sur des paroles créées pour l'occasion, recopiées à la main dans des cahiers de chansons.



Sur l'air de La Petite Tonkinoise de 1898 qui l'a rendue célèbre, le barde breton, Théodore Botrel écrit en 1915, **Ma p'tite Mimi Ma p'tite Mimi, ma p'tite mimi, ma mitrailleuse.**

*Quand ell' chante à sa manière,
Taratata, taratata, taratatère,
Ah que son refrain m'enchanté !
C'est comme un z'oiseau qui chante,
Je l'appell' la Glorieuse,
Ma p'tit' Mimi, ma p'tit' Mimi, ma mitrailleuse,
Rosalie m'fait les doux yeux,
Mais c'est elle que j'aime le mieux.*

Dans la même veine, il compose aussi une chanson dédiée à sa **chère Rosalie**,

« si jolie, si élégante / Avec sa robe-fourreau collante ». La Rosalie n'est pas une femme, mais la baïonnette : « Au mitan de la bataille / Elle perce, pique et taille »...

Le chansonnier Alberti interprète **Le 75** en hommage au canon éponyme : « 75, c'canon là est un bijou / Quand il tire, il ne rate jamais son coup »...

L'idole d'alors, Félix Mayol, roucoule les aventures héroïques d'un brave tirailleur sénégalais, sur des paroles très gaies :

*Y s'app'lait **Boudou Badabou**,
Y jouait d'la flûte en acajou,
C'était l'plus beau gars,
De tout'la Noubas,
Ah ! Ah !*

*Quand son régiment défilait,
Au son joyeux des flageolets,
Le Tout Tombouctou,*

Admirait surtout Celui d'Boudou Badabou.

En 1917, la chanson qui symbolise la révolte face à la guerre, après les hécatombes du Chemin des Dames - alors que des mutineries éclatent sur le front et que gronde

la révolution russe de 1917 - sera **la Chanson de Craonne**, écrite par un soldat inconnu sur l'air d'une bluette de 1911, *Bonsoir m'amour*.

Aussitôt écrite, aussitôt apprise, la chanson se diffuse oralement, de manière clandestine, changeant de nom à plusieurs reprises, évoquant tour à tour, les poilus du plateau de Champagne fin 1915, puis ceux de Verdun en 1916, enfin Craonne, village de l'Aisne proche du plateau du Chemin des Dames, où son célèbre refrain est définitivement associé aux mutins d'avril 1917.

*C'est à Craonne sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau [...]*

*Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les trouffions,
Vont tous se mettre en grève.*

*Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez la guerre,
Payez-la de votre peau !*



La musique s'achève, vite remplacée par les applaudissements nourris destinés à nos deux conférenciers.

L'assistance restée attentive tout au long de ces trois heures et demie, mérite tous nos compliments. Elle prouve l'intérêt suscité par cette grande page de notre histoire et la volonté de rendre hommage aux poilus.

Les participants sont invités à découvrir les costumes et les objets de la collection de Marc Charnotet disposés tout autour de la salle et les broches et bagues de l'artisanat de tranchées apportées par une sociétaire.

Nous terminons l'après-midi autour du verre de l'amitié et des traditionnelles tartes au sucre destinés à prolonger ce moment, d'échanges et de partage avec nos conférenciers.

ANNEXE 1

LA MEMOIRE DU SOLDAT INCONNU

Cette mémoire que l'on célèbre en France, l'est également au Portugal.

C'est dans la salle du Chapitre du Monastère royal de Batalha que repose le Soldat Inconnu portugais, ou plutôt, deux soldats inconnus.

Cet été, lors d'un périple au Portugal, j'ai eu l'occasion de visiter le Monastère - édifié au XIV^e siècle pour commémorer la victoire des Portugais sur les Castillans à la bataille d'Aljubarrota en 1385 et classé au Patrimoine Mondial de l'Humanité par l'U.N.E.S.C.O -.

Depuis le 9 avril 1921, la salle du Chapitre a une garde d'honneur permanente en hommage au Soldat Inconnu.

En effet, en 1917, le Portugal envoie des bataillons dans le Nord de la France. D'autres partent défendre les colonies portugaises en Afrique contre les attaques de l'armée allemande.

En 1921, pour rendre hommage aux nombreux soldats portugais morts pendant la première guerre mondiale, le corps d'un soldat inconnu fut rapatrié à Batalha depuis les tranchées du Nord de la France et la même année, le corps d'un autre soldat non identifié était également rapatrié du Mozambique.

Le tombeau possède deux symboles forts, souvenirs de l'effort de guerre portugais :

- **Le Christ des Tranchées** (cf. encart ci-contre).
- **Le Lampion** ou « *Flamme de la Patrie* » : il brûle en continu de l'huile votive venant d'oliviers portugais.



Le Christ des Tranchées au Portugal

Dans le secteur défendu par le Corps expéditionnaire portugais de la Flandre, qui se trouvait entre les villes de Neuve-Chapelle et Lacouture, il y avait un calvaire portant un Christ cloué sur une croix en bois qui dominait le paysage.

Le 9 Avril 1918, après l'offensive de l'armée allemande, le village de Neuve-Chapelle a presque disparu de la carte, la zone est jonchée de cadavres dont 7 500 Portugais.



Le Christ était resté debout mais mutilé ; les jambes et le bras droit coupés, une balle lui avait traversé la poitrine (cf. ci-dessus photo officielle de l'armée portugaise). Il a été porté par les soldats portugais pour être mis à l'abri.

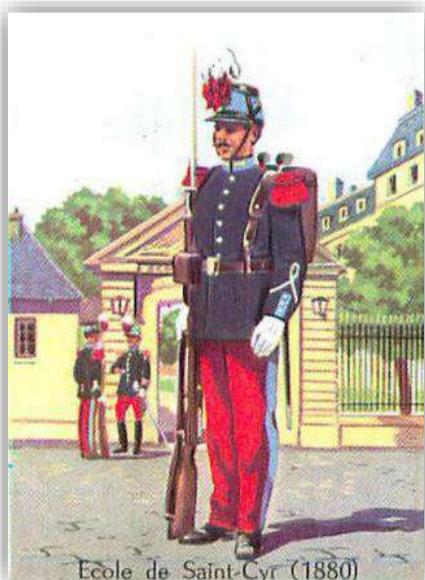
En 1958, le gouvernement portugais réclame ce Christ à la France. Arrivé à Libonne le 4 avril 1958, exposé en vénération à Lisbonne, il est apposé à Batalha à la tête des tombeaux des soldats inconnus le 9 avril.

Il symbolise la foi et le patriotisme que les soldats portugais ont gardé sur la ligne de front, en combattant presque deux ans, mal approvisionnés, se sentant abandonnés de leur gouvernement et sans comprendre pour la plupart d'entre-eux l'objet de leur combat.

ANNEXE 2

LA PETITE HISTOIRE DU CASOAR DES SAINT-CYRIENS

En 1855, lors de la visite en France de la reine Victoria d'Angleterre, l'empereur Napoléon III lui réserve un hommage inattendu.



« Le 24 août, la reine et son époux le prince Albert sont invités à passer en revue le bataillon de Saint-Cyr à l'Ecole militaire ; **un plumet rouge et blanc - couleurs de la maison de la reine d'Angleterre** - fait son apparition sur les shakos (képis) des élèves de Saint-Cyr. La reine est ravie de cette « galanterie » de l'empereur des Français et, en réponse à ce geste de sympathie, demande à s'incliner devant le tombeau de l'empereur Napoléon I^{er} » Extrait du livre de Jacques de Langlade, "La reine Victoria".



Le Casoar

Le casoar comporte **150 plumes** de queues de coq venues tout droit d'Asie ; **30 plumes rouges en dessous, 120 blanches dessus**, toutes de 23 centimètres environ, le casoar est la coiffe emblématique des élèves officiers des écoles de Saint-Cyr Coëtquidan.

La fabrication d'un casoar nécessite environ 5 heures de travail ; les coqs sont plumés à la main pour ne pas abîmer les plumes et la seule étape qui n'a pas lieu dans l'atelier de Saint-Cyr est la teinture des plumes rouges.

Qualité des plumes, grandeur, sens de retombée, tout est analysé à la loupe entre les mains expertes des six personnes de l'atelier.

Les plumes sont montées à la main sur une armature métallique entourée de fillasse. Il faut que le parage retombe comme un saule pleureur

Ces plumets haut de gamme sont offerts par les élèves de deuxième année à ceux de première année au moment de la cérémonie « sabre et casoar » ; en-dehors des cérémonies, ils sont protégés dans des boîtes spéciales créées par l'atelier.

Le plumet blanc et rouge des saint-cyriens entre dans l'histoire comme premier chapitre de l'Entente cordiale ; les élèves lui donnent immédiatement avec dérision le surnom de **Casoar** en référence à l'étrange oiseau à casque corné qui vient d'arriver au Jardin d'acclimatation de Paris.

Par la suite le shako, le couvre-chef de tradition porté avec le grand uniforme, est surnommé « Casoar » ou « Caso ».

ANNEXE 3

LE BLEUET, SYMBOLE DU SOUVENIR FRANCAIS

En France, le bleuet, présent sur les champs de bataille et dont la couleur rappelle les uniformes des Poilus, est lui aussi devenu fleur-symbole du sacrifice des soldats lors du premier conflit mondial.

Les poilus français avaient eux-mêmes choisi cette fleur comme symbole de leur guerre.

En 1915, les soldats vétérans de la mobilisation, vêtus de l'uniforme bleu et rouge, ont donné le surnom de « bleuets » aux jeunes recrues qui arrivaient au front, habillées du nouvel uniforme bleu horizon de l'armée française.

Mais comme pour le coquelicot britannique, c'est après la guerre que le bleuet fut institué fleur du souvenir.

Suzanne Lenhardt, infirmière-major de l'hôpital militaire des Invalides et veuve d'un capitaine d'Infanterie coloniale tué en 1915, et Charlotte Malleterre, femme du général Gabriel Malleterre, toutes deux bouleversées par les souffrances des blessés de guerre dont elles s'occupaient, avaient saisi la nécessité de leur redonner une place active au sein de la société... Elles eurent l'idée d'organiser des ateliers où les mutilés de guerre confectionnaient des bleuets dont les pétales étaient réalisés avec du tissu et les étamines en papier journal.

Le bleuet est reconnu comme la fleur française du souvenir, celle qui poussait dans la boue des tranchées, seule note colorée dans un paysage dévasté avec le coquelicot.



Présentation proposée par Solange Bouvier

Source texte et photos :

- Conférences de Jean-Paul Pointet et Marc Charnotet
- Diaporama de Jean-Paul Pointet
- Photos : © GEAH Morestel